

Mario Rossignol
Jean-Pierre Ste-Marie

AGRIPPA

LE GRAND VOILE

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN



*Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner.
Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.*

Voltaire

NOTE DES AUTEURS

Le rôle joué par le mysticisme au cours de la Seconde Guerre mondiale relève presque de la plus pure fiction. En y regardant de près aujourd'hui, on ne peut que s'étonner de ce que des hommes ont pu croire ou mettre en œuvre il y a seulement soixante-dix ans, entraînant la destruction de centaines de cités et de millions de vies humaines.

Les Allemands sont bien sûr ceux qui ont le plus suscité l'imaginaire avec leurs projets grandioses de conquête. Aussi, le nazisme n'était plus seulement un parti politique ; il était une idéologie quasi religieuse et une vision globale du monde basée sur des mythes raciaux.

Au nom de cette idéologie et de la possibilité de l'existence d'une race ancienne, pure et parfaite, qu'ils nommèrent les Aryens, ils établirent un lien entre l'occultisme et leur propre existence qu'ils associèrent à ce peuple disparu.

Bientôt, des instituts de recherche furent constitués et d'immenses ressources furent consacrées à la création d'une histoire culturelle et collective qui, une fois acceptée par le peuple, assurerait cette idée de la race supérieure. Des expéditions furent organisées à la recherche d'objets et de lieux mythiques comme la fameuse contrée aryenne d'Hyperborée, supposément colonisée par de lointains ancêtres extraterrestres...

AGRIPPA

Cet élan ésotérique engendré par les nazis allait valoir à leur chef, le führer Adolf Hitler, une réputation quasi messianique chez certains.

Alors que pour d'autres, il représenta le mal incarné.

À l'aube de cette nouvelle guerre qui allait gagner l'ensemble du monde, un sentiment de fin des temps plana sur la Terre. Les sciences et les technologies poussées à leurs limites allaient engendrer des armes d'une puissance jusque-là insoupçonnée et provoquer des hécatombes qui resteraient à jamais gravées dans les mémoires. Tous ces peuples conquis et soumis par les nazis en vinrent presque à croire à cette supériorité ou à ce courant paranormal qui leur donnait toute cette puissance, cette avancée technologique et cette arrogance inhérente au conquérant.

Il fallut que le monde se ligue pour les arrêter et briser le courant.

Quelle belle toile de fond pour les peintres littéraires que nous sommes ! Comment ne pas être inspirés par pareil phénomène historique qui aurait pu changer la face du monde pour les siècles à venir !

Encore une fois, des luttes extrêmes se produiront.

En ce début d'hiver 1941, Édouard Laberge est sans nouvelle d'Élizabeth Montjean traquée par les nazis dans la France occupée. Bien que tiraillé par les sentiments contradictoires qui l'animent par rapport à la belle Française, il devra malgré lui mettre un frein à l'inquiétude qui le ronge. Après des semaines de préparatifs, les nazis sont sur le point de lancer une expédition dans le but de retrouver le dernier *Agrippa*. Édouard devra reprendre du service après s'être vu

attribué une nouvelle mission : récupérer avant les Allemands le dernier livre noir d'Henri Corneille Agrippa, enfoui en 1522 par Hernán Cortés dans une pyramide maya perdue aux confins du Mexique.

Quant à Albert Viau, tiré toujours un peu plus hors de son rôle de mari et de père de famille, il aura à faire face à une situation des plus inattendues. Se rendre à Kamouraska pour marcher dans les traces d'un prêtre étrange et anticatholique... Ce qu'il risque de découvrir pourrait bien ébranler les fondements de l'Église tout entière et briser le cours de son existence.

PROLOGUE

Il s'en fallut de bien peu jadis pour que l'homme n'atteigne en un rien de temps ce qu'il prendra maintenant des millénaires à réaliser.

N'eût été les nombreuses légions d'anges vivant en mer, sur terre, dans le feu et l'eau, qui se rebellèrent au nom de leur droit acquis de suprématie, le pouvoir suprême de l'Un aurait consacré cette créature inférieure de façon à la hisser au-dessus de nous.

Il faut toutefois reculer bien loin, à l'aube des cieux ou à la nuit des temps, pour comprendre comment pareils enchaînements d'évènements aussi déterminants, ont pu se produire.

Tout avait commencé avec le réveil brutal d'une Conscience jusque-là endormie.

S'en était suivi une explosion inimaginable libérant une énergie incalculable. Des agglomérats de matière se formèrent dans le vide sidéral jusqu'à s'étendre par delà les frontières jusqu'où on ne sait plus.

Cette Conscience innommable s'appliqua d'instinct à explorer et à apprivoiser cette nouvelle globalité dans laquelle elle évoluait. Ne lui restait plus qu'à expérimenter les limites de son pouvoir. Ses capacités.

Forte de ses expériences, au bout d'un temps non calculé qui dura peut-être un million d'années terrestres ou

AGRIPPA

encore juste une journée, la Conscience parvint à avoir une image intégrale de ce qu'Elle semblait être seule à posséder : l'univers.

Vue de loin, de très loin même, au-delà de la limite du Souffle de l'explosion originelle, se détachait l'image de la matière qui en résultait. Une création saisissante, unique et éternelle.

De là où se situait la Conscience, des galaxies spiralées aux couleurs sans nom se mouvaient le long de traînées de matières qui scintillaient sous la lumière de milliers de soleils en formation. Et au centre de cet univers qui continuait de s'épanouir dans l'espace qui lui était donné, un gigantesque canal de matière sombre alimenté des tréfonds du vide se tenait droit. Nourri d'une énergie colossale et désordonnée, il rappelait à ces regroupements de matière, ces immenses rameaux qui apparaissaient comme son propre prolongement, qu'ils pourraient toujours puiser en sa source.

L'image de ce canal aux dimensions cosmiques, qui supportait de ses racines à sa cime tous les mondes en création afin de les tenir en vie, se grava dans son esprit. La base de tout ce qui devait vivre ou exister se trouvait là, comme la projection d'un idéal qui s'imposait tout naturellement.

L'*axis universalis* venait de prendre forme dans la réalité encore indécise de la Conscience.

Le concept de l'arbre sacré était né.

Ce symbole premier s'ancrerait plus tard dans l'histoire des hommes jusqu'à y faire reposer la structure de leur réalité, et ce, dans maintes cultures.

Bien qu'émerveillée de tout ce qu'Elle possédait et qu'Elle était capable de toucher ou de modifier, la Conscience ressentit la solitude du vide. Elle chercha, puis trouva le moyen de se scinder afin de créer de nouvelles entités distinctes auxquelles elle donna un nom : les Anges.

Issu des premières créations, je m'inclinai et prêtai loyauté à Celui qui m'avait fait ange de lumière. Tous s'accordèrent dès lors pour le nommer l'Un.

Des légions entières¹ virent le jour et furent données à des chefs.

J'eus la chance d'être l'un d'eux. Et vingt-six légions me furent données.

Un temps indéterminé passa et les expériences de l'Un sous nos bons auspices se succédèrent. Des planètes, fruits des ramifications de cet arbre sacré qui occupait l'univers, se prêtèrent bientôt à la possibilité de recevoir la vie, forme physique et tangible de ce qu'étaient nos énergies conscientes. La planète que les hommes devaient plus tard nommer Terre fut la première à êtreensemencée. Une vie végétale créée à l'image de l'arbre sacré et une vie animale capable de se déplacer s'y développèrent jusqu'à prendre des proportions démesurées et incontrôlables. L'intelligence devait prévaloir et, ainsi peuplée d'animaux gigantesques, la Terre ne pouvait être le lieu d'une évolution semblable. Une extinction structurée fut mise en place dans le but de permettre un recommencement.

1. Selon la Bible, il existe neuf chœurs de créatures célestes regroupés en trois hiérarchies. Les anges constituent le dernier de ces chœurs. Aussi, une légion d'anges comporte 6666 sujets.

AGRIPPA

C'est à ce moment que nous fîmes la découverte que l'Un, que nous allions même jusqu'à surnommer le Sens, n'était pas infallible. Il était capable d'erreur.

Il s'acharna un temps à insuffler l'intelligence à une race de singes qui finirent par stagner dans leur évolution. Face à ce nouvel échec, l'Un nous convainquit tous de la possibilité d'une création parfaite inspirée de notre image.

Conscients depuis les échecs de l'Un (nous avons dès lors cessé de l'appeler le Sens) que la perfection était inaccessible, et ce, dans toutes les sphères de l'univers, le doute s'installa dans l'esprit de plusieurs d'entre nous. Bien que toujours loyaux à notre créateur, nous suivîmes avec intérêt l'élaboration du «Plan Divin», ce nouveau projet englobant l'évolution d'un monde parfait à partir de la création d'un être parfait, qui aurait le pouvoir de s'élever au-dessus des anges.

Comment accepter pareille chose? Que m'était-il permis de faire face à la réaction nonchalante de mes frères qui accueillirent le Plan Divin comme une éventualité inéluctable? Nous menacerait-Il d'extinction à cause de nos trop nombreuses imperfections? Nous ferait-Il disparaître comme Il l'avait fait pour les grands prédateurs qui avaient par le passé peuplé la Terre?

J'enfouis mes idées au plus profond de ma conscience et guettai l'éclosion du premier couple d'hominidés dans le jardin d'Éden. Ceux-ci apparurent effectivement parfaits, de par l'application de l'Un et du contrôle de son pouvoir incommensurable.

Le jardin d'Éden, que nous mirent peu de temps à visiter et à surnommer le jardin des délices, était un endroit magnifique qui bénéficiait d'un climat idéal et tempéré. Irrigué par deux grandes rivières, une végétation luxuriante s'y développa rapidement et l'Un mania de nouveau la nature afin d'y produire sa propre représentation de l'univers : l'Arbre de la vie, ainsi que celui de la connaissance, du bien et du mal.

Partagé entre fureur et jalousie, j'avais du mal à accepter qu'une planète entière puisse un jour être peuplée d'êtres parfaits, constituant un monde à leur image.

Qu'en serait-il de nous ?

Curieusement, je trouvai la femme belle et je connus l'attraction. Certains me reprochèrent ce défaut, alors que d'autres partagèrent secrètement mon envie.

Bien avant que le temps ne s'écoulât trop longtemps et n'y tenant plus, je brisai l'homme et violai la femme. Je découvris le pouvoir de me rendre humain et de sentir la terre.

Je fis la femme sacrilège en la forçant dans son corps. Je la forçai aussi à se nourrir du fruit de l'Arbre sacré de la connaissance.

Et le tiers des anges se rangea derrière moi pour goûter la femme et sentir la terre. Ainsi accédions-nous à la perfection. Ainsi brisions-nous le Plan Divin pour prendre en main notre propre destinée et éviter l'annihilation.

Je les préparai ensuite à affronter la colère de l'Un.

Comment l'homme, aussi parfait fût-il, aurait-il pu connaître le bien sans connaître le mal ? C'est en expérimentant le mal qu'il devient possible de grandir, d'évoluer et d'accroître son champ de connaissances.

AGRIPPA

J'ai toujours cru que le mal n'était rien d'autre que d'avoir la liberté de ses actes. Et des centaines de légions d'anges se rangèrent à mon avis. Il me semblait impératif de prendre en main ma destinée. L'Un n'était plus l'Unique.

Ce qui resta ensuite dans le mémoire des consciences comme la « guerre Entr'Anges » s'échelonna sur une échelle de temps qu'il m'est impossible à évaluer. Prenant le commandement des armées noires, je réalisai toutefois qu'il me serait impossible de remporter la guerre, ni même de détruire l'Un ou son Plan Divin. Au mieux, il me serait possible d'en retarder l'accomplissement afin de retarder ma propre perte.

La perfection n'existe plus.

L'Éden fut réduit en cendres et les humains chassés.

J'ai forgé le Destin de l'homme pour l'intégrer à mon propre plan.

Le Plan Malin.

Et le Destin agit désormais selon sa volonté.

Jamais l'homme ne pourra s'y soustraire malgré ses tentatives désespérées pour y échapper. Tout comme ce que je suis, le Destin n'a aucune conscience, aucune pitié. Par delà le pouvoir de l'Un, Il est issu de la nuit et du chaos. Tout lui est soumis et rien ne lui échappe. Rien au monde ne peut changer ce qu'Il a décidé. Que ce soit la Terre ou le Ciel, les abysses ou les enfers, tous sont sous son emprise. Tels d'imperturbables oracles, les figures aveugles du Destin sont écrites pour l'homme depuis toutes les éternités.

Tout comme le Destin, je suis issu de la nuit et du chaos.

L'Un et ses légions d'anges soumis nous ont peut-être repoussés, mais jamais ils ne pourront aller là où je le puis. Jeter le trouble et la confusion sur toute la Terre me permettra toujours de mettre en déroute les alliés du Plan Divin. Les hommes eux-mêmes travaillent pour moi. Et ceux qui croient bien faire sont encore obnubilés par le grand voile que je jette à leurs yeux depuis des siècles, pour obscurcir leur regard et fausser leur jugement.

C'est à cause de moi que l'homme vit en séparation de sa divinité. Et bien qu'il ne le sache pas ou se refuse à l'admettre, il est condamné à se perdre pour toujours sur la route de sa réunification.

J'ai voulu nous sauver. Je nous ai donné le libre arbitre et par le fait même, je l'ai donné à l'homme en lui apprenant ce qu'était le mal et la volonté nécessaire pour supporter son destin.

Et puisque l'homme n'a d'autre choix que de faire face à son destin, il me trouvera invariablement, inévitablement, sur sa route.

Car je suis l'Ennemi, l'Adversaire.

Je suis l'Opposant.

1

Villa Rica de la Vera Cruz, Mexique.
Octobre 1522.

Peu après le coucher du soleil, un imposant essaim de moustiques mâles s'était formé à environ dix pieds du sol. Les femelles avaient mis peu de temps à faire leur apparition, parées à l'unique accouplement qui les féconderait pour toute leur vie.

Le ballet volant avait commencé, suivi du repas de sang, indispensable à la bonne santé des candidates. Ainsi gorgées et fécondées, elles avaient ensemble déposé leurs œufs à la surface des eaux chaudes et stagnantes d'un marécage. Alors que certaines avaient pondu en amas, d'autres avaient préféré séparer leur progéniture. Après quelques minutes seulement, avant de quitter le marais sans un regard en arrière, chacune des femelles avait pondu entre mille et deux mille œufs.

L'éclosion des œufs eut lieu deux jours plus tard, mettant au monde une quantité impressionnante de larves aquatiques qui se nourrissent d'algues microscopiques pour

AGRIPPA

survivre. Ressentant aussi le besoin de respirer, leur instinct leur dicta l'utilisation d'un appendice sur leur abdomen qui, émergeant de l'eau, leur permit d'accéder à l'air libre. En respirant ainsi pendant des jours à l'aide de ce siphon affleurant sur la surface de l'eau, les larves immergées continuèrent à se développer jusqu'à se métamorphoser en nymphes.

Demeurant toujours dans l'eau, sans même se nourrir, les nymphes continuèrent d'avoir contact avec le monde extérieur par deux petites trompettes respiratoires.

Quatre jours après, ce qui leur sembla une véritable éternité, de profonds changements s'étaient opérés chez les nymphes. Des transformations morphologiques spectaculaires s'étaient produites, de nouveaux organes s'étaient développés; yeux, pattes, ailes et proboscis se distinguaient de plus en plus afin de préparer l'adulte volant.

Dans quelques heures à peine, lors du crépuscule, au terme d'une journée chaude et humide, une nouvelle armée de moustiques composée de plusieurs dizaines de milliers d'individus irait se répandre dans cette forêt de l'est du Mexique.

Avant même que le soleil ne se couche derrière l'horizon, l'une des femelles se sentit assez forte pour satisfaire sans plus tarder sa curiosité. Elle avança en se mouvant lentement sous l'eau grâce à ses longues ailes membraneuses, jusqu'à ce que sa tête émerge enfin à l'air libre. Ses fines antennes séchèrent aussitôt, tout comme son proboscis, cette trompe unique qu'elle savait maintenant capable de lui prodiguer la nourriture. Elle sentit ensuite la chaleur du soleil couchant sur son thorax qui sécha ses ailes nervurées qu'elle mit en

mouvement. Peu de temps suffit pour que le moustique s'élève au-dessus des eaux, imité par plusieurs de ses congénères.



Le besoin se fit criant. Il était impératif, primal.

Posé sur la feuille d'un grand hêtre, le moustique était dérouté par la force de l'appel du sang.

Pour la première fois de sa courte vie, qui avec de la chance pourrait encore durer trente jours, le moustique éprouvait brutalement le besoin de se nourrir et le désir de se reproduire. Et pour sa reproduction, pour être capable de concevoir des œufs, la femelle devait absolument s'alimenter. Elle agita la longue pièce buccale qui s'étirait devant elle et comprit aussitôt que là était le chemin. Elle avait la capacité et le vouloir de l'enfoncer et d'aspirer les protéines nécessaires à la création des œufs. Et le seul moyen d'acquérir rapidement une protéine vivante se trouvait dans l'attaque d'un être vivant. Fort, gros, sillonné jusqu'à l'épiderme de vaisseaux sanguins où affluait le liquide vital.

Le moustique palpa doucement la feuille tendre du hêtre. Mais rien ne se produisit. Certes, il était gros et vivant, mais ne constituait aucunement un porteur de sang riche et chaud. Il s'agissait de quelque chose d'autre, d'odorant, d'irrésistiblement attirant. Un mouvement dans l'arbre mit le moustique aux aguets mais sans plus. Un vent très léger déplaçait délicatement les feuilles sans qu'il soit difficile de

AGRIPPA

s'y agripper. Agité de frémissements nerveux, sa respiration s'accéléra, dilatant et contractant tour à tour son abdomen segmenté.

Juste aux côtés du moustique, se trouvait bien camouflé entre les branches un serpent liane.

Paré de vert vif sur sa partie dorsale et d'un vert jaunâtre sur le ventre, son camouflage était si parfait qu'il était pratiquement invisible. Bien enroulé autour d'une branche sur tout son mètre de longueur, le dangereux serpent au museau pointu surveillait passivement le moustique d'un œil entrouvert. Il n'y avait pas là de quoi se déranger. Un lézard l'aurait déjà fait réagir mais la position de ce moustique à portée de langue le laissait encore indécis.

Le serpent liane était loin d'être affamé. Se déplaçant dans les arbres ou les buissons aidé de son camouflage exceptionnel, il n'avait habituellement qu'à attendre sa proie sans trop faire d'efforts. Très rapide, il n'était pas d'un type à s'en prendre aux animaux de grande taille ni même aux humains. Sauf si bien sûr ceux-ci avaient tenté de lui mettre le grappin dessus. Son venin n'était pas mortel, à moins qu'il n'eût été inoculé directement dans une veine, au cou ou à la tête. Non vraiment, il n'était pas de nature agressive. Bien nourri, l'agressivité n'était pas de mise. Et la prudence gardait en vie beaucoup plus longtemps.

Mais ce moustique nerveux qui agitait ses paires d'ailes commençait à le déranger dans sa réflexion primaire. Agacé par l'insecte, il amorça d'abord un lent, très lent mouvement de la tête, qui le positionnerait correctement pour une attaque foudroyante. Il ne lui en voulait pas

nécessairement et n'en avait nullement besoin pour sa survie. C'était une question de principe. Le moustique usait de sa patience.

Une fois positionné, il sécréta dans sa gueule une petite quantité de bave visqueuse pour en recouvrir sa langue et ouvrit ses puissantes mâchoires toujours très lentement. Il n'avait pas besoin d'ouvrir beaucoup. Juste un peu suffirait.

Le rayon de soleil qui s'infiltrait entre les branches pour lui chauffer le museau se refléta une fraction de seconde sur ses dents mouillées. Ce changement subit capté par le moustique le fit fuir aussitôt alors que la langue fourchue du reptile lui frôlait les pattes.

Le serpent liane cracha en un sifflement colérique, comme pour faire savoir à l'insecte de ne jamais plus venir le déranger pendant ses bains de soleil.



Le moustique vola de toutes ses forces entre les hauts arbres de la forêt. Encore sous le choc d'avoir évité la fin de justesse, il réalisait que maints dangers se cachaient partout sous des formes différentes. De nouveau, le besoin de se nourrir vint combler son instinct primitif. Il fallait qu'il trouve maintenant. Il en allait de sa survie. Ce monde était décidément bien cruel. Fuir le danger et trouver de la nourriture. Voilà à quoi se résumait son existence.

Le vent tourna soudain pour le moustique et son triste destin sembla tout à coup le favoriser. Plus bas, juste en avant, approchaient une multitude d'odeurs de vie. Ses fines

AGRIPPA

antennes s'agitèrent et instantanément, son proboscis, cette longue pièce buccale capable de piquer et d'aspirer, s'étira.

En plus des odeurs de vie, lui parvint une kyrielle de bruits. Des tintements, des voix organisées, des bruits animaux, des roulements, des traînements.

Là se trouvait la vie, là se trouvait donc la nourriture. Oubliant tout danger pour n'écouter que son instinct et son odorat, le moustique fonça droit devant. À mesure qu'il se rapprochait de la colonne d'hommes à cheval qui venaient à sa rencontre, il analysa les odeurs qui ne cessaient d'affluer. Bien qu'il n'en comprît pas la raison, il choisit immédiatement l'homme. Et cela ne pouvait en être autrement. Car les acides gras et le dioxyde de carbone aux relents d'ammoniaque émis par la respiration de la peau humaine produisaient plus de trois cent quarante odeurs différentes.

Le premier visé fut le premier de colonne. La peau libre au niveau du cou attira directement le moustique qui plongea vers sa proie comme un faucon pèlerin. Sans être repéré, il s'accrocha d'abord aux cheveux avant de se réorienter et de se plaquer contre la peau chaude et transpirante. Là, juste sous lui, battait le flot incessant du sang dans l'une des jugulaires. La marche à suivre se mit en place dans l'esprit primitif du moustique. Enfin et pour la première fois, il utiliserait son proboscis. Le moustique tremblait, malmené à la fois par les mouvements de l'humain et par sa propre excitation. Paré à toute éventualité et encore vierge de toute maladie pathogène à transmettre, il perfora la peau de ses petites maxilles, puis enfonça son proboscis jusqu'à la veine comme une arme imparable, pour d'abord

injecter à son hôte une dose de salive anesthésiante et anticoagulante. L'aspiration commença, jusqu'à atteindre l'estomac. La sensation merveilleuse d'être ainsi gorgé de sang était à nulle autre comparable. Le moustique suçait avec avidité alors que son abdomen se dilatait pour ingérer le liquide vital. La chaleur l'envahissait, l'engourdissait, alors que le goût et la texture uniques de ce sang chaud qu'il goûtait pour la première fois, l'enivraient complètement. Tout était parfait.

Jusqu'à ce qu'il sente soudain sous ses pattes un gonflement inattendu de l'épiderme sur lequel il était posé. Une réaction inflammatoire était en train de se produire. De par son instinct et son ultrasensibilité, le moustique anticipa dès lors la réaction de l'humain qui venait d'éprouver la douloureuse piqûre. Il déplia ses ailes, libéra les stylets, ouvrit les maxilles et poussa sur ses pattes pour retirer sa trompe du canal sanguin. Mais gorgé de sang comme il l'était, ses réflexes se firent lents et semblèrent ne plus lui obéir.

Le moustique ne perçut que le vent de fraîcheur précédant l'impact.

Puis ce fut le néant.

L'homme venait brusquement d'abattre sa main dans son cou.



Le cheval de Hernán Cortés avait d'abord réagi en s'énervant avant de s'arrêter net. Le conquistador espagnol avait tiré sur les rênes d'un geste brusque sans même s'en rendre

AGRIPPA

compte. La colonne entière des cavaliers et des hommes à pied s'immobilisa à sa suite au milieu du sentier.

Cortés abaissa la main qu'il venait de porter à son cou pour y découvrir son propre sang mêlé aux restes d'un moustique démembré. Il essaya négligemment le gâchis sur ses chausses.

C'est ainsi qu'il remarqua quelque chose d'étrange sur le sol devant lui. Il signala la halte un peu tardivement puis sauta à bas de cheval avant de tirer son épée pour tâter prudemment la terre sous le regard interrogateur du soldat et chroniqueur Díaz del Castillo.

— Qui a-t-il, monsieur ? demanda ce dernier avec un brin d'inquiétude dans la voix.

Cortés laissa traîner la pointe de son épée par terre sans répondre. Une fine poussière s'élevait autour de la lame qui raclait doucement les herbages et les feuilles mortes. Arrivé au bord du sentier, l'Espagnol poussa à deux mains sur l'épée qui s'enfonça facilement dans le sol. Il souleva grâce à son arme un filet caché sous le tapis de feuilles mortes et qui dissimulait une petite fosse hérissée de piques de bois. La fosse n'était pas profonde mais traversait le sentier presque d'un bord à l'autre. Del Castillo vint prêter main-forte à Cortés pour soulever le filet et découvrir le piège.

— Bonté divine, dit Cortés en se grattant le cou, n'eût été cette piqûre de moustique, je ne suis pas sûr que je me serais rendu compte de la présence du piège. Cela nous rappelle que nous n'avons pas ici que des amis...

— Et voyez les pointes de piques, constata del Castillo, on les dirait recouvertes d'un enduit poisseux.

— En effet. Je me demande ce que c'est...

— C'est du venin de serpent corail.

Les deux hommes se retournèrent pour concentrer leurs regards sur la femme à l'accent charmant montée sur une jument blanche et noire. Sa beauté farouche se mariait tout à fait à l'animal qu'elle montait tout en contrastant avec l'air impassible que son visage affichait. Doña Marina, cette jeune indigène offerte au conquistador à peine débarqué trois ans plus tôt, était non seulement devenue sa maîtresse, mais aussi son meilleur lieutenant.

— Le poison paralyse instantanément les centres nerveux s'il accède au sang à travers une blessure, continua-t-elle. Et la mort vient vous prendre...

— Charmant reptile que celui qui crache pareil venin, dit Cortés.

— J'ai connu des femmes bien pires! *plaisanta del Castillo*.

— Méfiez-vous toujours, l'interrompit Doña Marina sans relever la remarque de *del Castillo*, car contrairement à la plupart des serpents, celui-ci ne se redresse pas en cas de peur. Il est donc facile de lui marcher dessus et de se faire mordre. Il est par contre très voyant, de couleurs rouge, blanc et noir. Rappelez-vous que les belles couleurs vives, tant pour un animal que pour une plante, sont toujours signe d'avertissement.

Cortés sauta sur son cheval, imité par *Díaz del Castillo*.

Il n'avait jamais quitté la jeune femme des yeux.

En fait, il était fou d'elle.

— En avant! lança-t-il en accompagnant ses paroles d'un geste de la main.

AGRIPPA

La troupe se mit en branle et contourna prudemment la fosse couverte de piques. Lanciers, arquebusiers, arbalétriers et cavaliers composaient ce fidèle bataillon qui traversait l'épaisse forêt jusqu'à cette ville naissante que l'on appelait maintenant Veracruz.

Une seule voiture avançait entre les hommes au milieu de la colonne ; une plateforme montée sur quatre roues et tirée par un cheval, qui transportait un unique coffre de bois bardé de fer et fermé d'un lourd cadenas.



Tout avait commencé bien des années auparavant.

Avec la fin du XV^e siècle et la reconquête de leur pays aux mains des Arabes, les Espagnols vivaient de grands moments. Les arts et lettres tout comme les constructions fleurissaient, enfin libérés de la lourdeur de l'Islam. Étant des ports de départ naturels vers le Nouveau Monde récemment découvert, l'Espagne et le Portugal se lancèrent dans une course aux découvertes. Alors que les Portugais s'obstinaient à trouver la route des Indes en contournant l'Afrique, les Espagnols tentaient leur chance en droite ligne sur l'Occident vers un continent légendaire qu'ils croyaient riche et fabuleux.

Dans tous les ports et les chantiers maritimes d'Espagne, les corps de métiers s'activaient pour construire des vaisseaux spécialement conçus pour de longs et périlleux voyages. Les géographes dessinaient de nouvelles cartes plus détaillées et plus à jour. Les commerçants faisaient des affaires d'or en vendant matériel et fournitures. L'Espagne avait besoin

de se bâtir un empire. Et pour ce faire, elle avait besoin de ressources. Elle avait besoin d'or.

Peu de temps après, le voyage historique de Christophe Colomb devait donner à l'Espagne cette destinée tant souhaitée. Le pays fut propulsé à l'avant-scène des puissances européennes et nombre de jeunes gens décidèrent de vivre l'aventure par delà les mers pour chercher richesse et gloire.

C'est au sein de cette Espagne en effervescence, libérée de l'occupation islamique et en quête d'un empire, qu'avait grandi Hernán Cortés.

À l'âge de dix-neuf ans, après avoir passé deux années dans les salles froides et humides de l'Université de Salamanque, Cortés était prêt à s'embarquer pour le Nouveau Monde.

Grand, mince, les yeux marron et perçants d'intelligence, les cheveux sombres et longs accompagnant une barbe bien taillée, Cortés a mûri et a besoin d'aventure. Son départ est presque une fuite et il débarque à Saint-Domingue sur l'île d'Hispaniola¹ en 1504, se débrouillant tant bien que mal grâce à ses connaissances juridiques et à son talent d'écrivain.

Mais après quatre années passées dans l'île, Cortés se voit contraint de retourner sur le continent pour y soigner une syphilis. C'est donc en 1508, par le plus pur des hasards mis à part sa syphilis, que le jeune Cortés fait la connaissance d'un médecin d'origine allemande entré depuis peu au service de Ferdinand II d'Aragon. Il s'appelle Henri Corneille Agrippa.

1. L'île d'Hispaniola abrite aujourd'hui Haïti et la République dominicaine.

AGRIPPA

Le médecin reste d'abord nébuleux sur les raisons qui l'ont amené à quitter son pays d'origine pour vivre en France, avant de passer au Sud pour se mettre au service de celui qui allait quelques années plus tard léguer un immense empire à son petit-fils Charles Quint.

Il est sans contredit d'une aide précieuse pour soulager la maladie de Cortés, et les deux hommes se lient rapidement d'amitié. Agrippa qui avait beaucoup voyagé et parlait déjà huit langues, instruit son jeune compagnon sur nombre de sujets. Cortés, qui était tombé dans les bonnes grâces de Diego Velázquez, un homme puissant venu après Colomb et qui était chargé de coloniser Cuba, rêvait toujours d'or et de conquête. Avec les conseils d'Agrippa et l'appui de Velázquez, il se sentait de plus en plus sûr de lui. Et après un an, de plus en plus prêt à reprendre la mer.

Conscient que Cortés repartirait avant longtemps, Agrippa l'avait fait mander chez lui pour une rencontre derrière portes closes. Il avait mûrement réfléchi avant de se décider à ainsi inviter le jeune Espagnol pour lui adresser une demande des plus inusitées. Il avait même cherché conseil chez un ami polonais qu'il recevait depuis quelques jours dans la petite maison qu'il occupait. Une fois sa décision prise, Agrippa songea qu'il ne reviendrait pas en arrière. Il avait, au cours des dix derniers mois, instruit et nourri son protégé. Il lui avait montré la voie de l'illumination par delà des démonstrations que les hommes refusent de croire. Il l'avait consolé à la suite d'une sordide histoire d'amour.

Cortés comprendrait et accepterait à son tour de lui rendre service. Sans auquel cas, il ne serait qu'un égoïste ambitieux.

Le jeune aventurier se présenta comme convenu à la nuit tombée. Souvent, les deux hommes avaient discuté la nuit durant à la lumière des chandelles jusqu'au jour naissant. Leurs discussions se résumaient habituellement à des sujets qu'il était préférable de taire au commun des mortels. Agrippa referma la porte derrière lui et abaissa le loquet intérieur pour verrouiller l'entrée. Il se tourna ensuite pour aussitôt présenter son ami polonais arrivé chez lui depuis quelques jours.

L'homme grand, aux longs cheveux noirs et bouclés, se leva aussitôt. Ses yeux doux et son sourire affable encadré par une forte mâchoire firent bonne impression chez Cortés. Celui-ci s'avança pour tendre la main à l'étranger.

— Hernán, je te présente un ami venu de Pologne, l'introduisit Agrippa, il s'appelle Nicolas Copernic. Nicolas, voici Hernán Cortés, de l'Estrémadure. C'est une région du sud-ouest du pays.

— Enchanté monsieur Copernic, fit Cortés avec toute la finesse et la distinction qu'on lui connaissait.

— Tout le plaisir est pour moi mon cher, répliqua Copernic dans un espagnol horrible mais néanmoins compréhensible.

Cortés ne put s'empêcher de faire une remarque à ce sujet alors qu'ils s'assoiaient autour de la petite table en bois qui occupait un coin de la pièce principale de la maison.

— Je reconnais bien là un de vos amis, Henri! lança-t-il en souriant, monsieur Copernic connaît lui aussi

AGRIPPA

l'usage d'autres langues que la sienne. Cela m'impressionne messieurs, comment faites-vous pour maîtriser pareil apprentissage ?

— Il faut bien dire tout d'abord que nous n'avons pas le même âge, précisa Agrippa, ce qui nous donne une bonne longueur d'avance sur toi !

— Allons, vous n'êtes pas vieux, ria Cortés, c'est encore l'un de vos secrets bien gardés à vous, mages et alchimistes !

— Je ne fais pourtant partie d'aucune de ces catégories, affirma Copernic pour clarifier son statut, mais je confirme partager la médecine et l'amour de l'astronomie avec mon ami Agrippa.

— Nicolas est une sommité dans la connaissance des astres, renchérit le mage, il en a fait son champ d'études principal, en plus d'écrire et d'enseigner les mathématiques.

— Je me consacre en effet plus particulièrement à l'étude des planètes depuis cinq ans. J'ai d'ailleurs amorcé l'écriture de mon premier traité d'astronomie qui, je l'espère, sera un jour publié !

— Mais entre nous, le coupa Agrippa, Nicolas est très discret quant à ses recherches et ses écrits.

Le silence tomba comme une voilure décrochée à la hâte lorsque la tempête se lève. Agrippa se leva pour revenir aussitôt avec un pichet en étain rempli de vin et trois verres en grès qu'il déposa sur la table. Alors qu'il servait le vin, Cortés rassura le scientifique polonais sur sa discrétion.

— Je vous en prie cher ami, lui dit-il, n'ayez surtout pas peur de parler devant moi. Je suis très discret et

aussi très ouvert d'esprit, notre ami Henri peut très bien vous le confirmer. De plus, j'en ai vu d'autres avec lui, vous savez.

Le regard d'Agrippa corrobora les mots de Cortés. Copernic leur exposa son idée avec la passion d'un homme qui sait avoir raison.

— Je serai bientôt en mesure de prouver que le système géocentrique et la théorie de Ptolémée qui s'applique depuis des siècles aux sphères célestes ne sont que foutaises. Je suis persuadé, et mes calculs tout comme mes observations le démontrent, que ce n'est pas la Terre qui se trouve au centre de l'Univers mais bien le Soleil.

Cortés déposa son verre de vin, partiellement choqué par l'affirmation du Polonais. Fervent catholique des plus croyants, il avait du mal à croire que l'Église pût se tromper sur un point si important.

— Je vous vois réagir mon ami, continua Copernic, mais croyez-moi. Je sais ce que je dis. C'est bel et bien le Soleil qui se trouve au centre de notre univers et toutes les planètes tournent autour, y compris notre Terre. S'il y a passage du jour et de la nuit de façon si méthodique, c'est que la Terre tourne sur elle-même ! Le Soleil se déplace toujours de même façon et revient toujours au même endroit jour après jour ! Et s'il y a de même façon passage des saisons avec autant de régularité, c'est que la Terre tourne elle aussi autour du Soleil sur la base d'une année ! Tout cela est de nature astronomique et tout comme pour la loi de la jungle, c'est le plus gros et le plus fort qui l'emporte ! Dans ce cas-ci, c'est le Soleil.

AGRIPPA

— Il ne semble pourtant pas plus gros que la Lune, fit Cortés un peu réticent.

— Mais c'est parce qu'il est incroyablement plus loin! Ses dimensions sont incalculables! C'est ce que je compte écrire dans les années à venir. Je dois absolument être sans faille dans mes calculs. Mes théories se doivent de devenir des affirmations!

— Si vous tenez vraiment à les publier, je vous souhaite bonne chance... vos propos sont à tout le moins hérétiques et blasphématoires. Du point de vue de l'Église bien sûr, n'allez surtout pas croire que je vous insulte. Même si j'ai un peu de mal à saisir le phénomène.

— Non pas mon ami, je vous comprends. D'ailleurs, j'ai la même réticence que vous! Je n'ai pas envie de finir au fond d'un cachot!

D'un signe discret, Agrippa signala à son ami polonais qu'il en avait assez dit. Malgré toute l'ouverture d'esprit dont se prévalait Cortés, il y avait certaines choses, particulièrement celles touchant la religion, qu'il valait mieux ne pas trop émusser.

— Si j'ai tenu à ce que tu viennes ici ce soir, enchaîna le mage, c'est principalement parce que je sais ton départ prochain.

— C'est exact, je m'embarquerai bientôt pour les Amériques. Velasquez a besoin d'hommes pour participer à la conquête de l'île de Cuba. Je tiens à être de ceux-là.

— Cela t'honore mon ami. Mais j'aimerais que tu me rendes un petit service.

Le sourcil gauche de Cortés se souleva en signe de perplexité. Il demeura un moment silencieux pour attendre la suite. Sur sa droite, Copernic faisait du bruit avec sa bouche en aspirant son vin sur le bord épais du verre en grès.

— Je dois me débarrasser de quelque chose, avoua enfin Agrippa. Quelque chose d'encore plus dommageable qu'une publication affirmant que la Terre tourne autour du Soleil.

— Bon sang Henri, qu'avez-vous fait ?

— J'ai fait ce que je me devais de faire, répondit l'alchimiste. Mon ami Copernic m'en sera ici témoin ; lorsque la soif de connaissance nous amène au bord du gouffre du savoir, il devient par trop tentant de se jeter dedans. Mais viens plutôt, je vais te montrer.

Agrippa les entraîna bougeoir à la main vers l'arrière de la maison. Tirant de sa poche une clé aussi longue que la main, il l'inséra dans la serrure avant de lui faire faire un double tour. La porte grinça sur ses gonds et la lueur sautillante de la chandelle vint éclairer faiblement la petite chambre. Le mage s'effaça pour laisser entrer les deux hommes et leurs yeux s'habituerent rapidement à la lumière diffuse.

Lorsque Cortés avança la main pour toucher le livre enchaîné et suspendu à une poutre du plafond, Agrippa l'en empêcha en lui saisissant le poignet.

— Non ! N'approche pas plus.

Le livre à la couverture rigide et recouverte d'un cuir durci se mit à vibrer entre ses chaînes. Une lumière rougeâtre et tremblante l'enveloppa aussitôt et il se mit à tourner

AGRIPPA

lentement sur lui-même. Les plats du livre avaient été teints d'un noir profond et étaient repoussés d'un pentagramme inversé à l'intérieur de deux cercles concentriques.

Cortés, figé sur place, se signa en reprenant ses esprits.

— Mais qu'est-ce que c'est? balbutia-t-il enfin tout en étant incapable de quitter le livre des yeux.

— Le livre des sphères... des alliances, murmura Agrippa pour toute réponse.

— Mais, pourquoi est-il enchaîné?

— Il est dangereux, très dangereux, chuchota Agrippa.

— Puissant, très puissant, ajouta Copernic de son accent traînant qui donnait la chair de poule.

— Mais quelles sphères... quelles alliances?

Un vent subit venu de nulle part souffla la bougie que tenait Agrippa et la lumière rougeâtre s'estompa d'un coup. Ils quittèrent la pièce et le mage referma à double tour derrière eux.

Debout autour de la table, ils vidèrent leurs verres de vin avant de se regarder, un peu secoués. La seule vision d'un livre pareil, enchaîné de surcroît, apparenté à des magies hors du temps et de cet espace qu'ils croyaient maîtriser, avait de quoi flanquer la trouille. C'était un peu comme côtoyer la mort pour la première fois.

Copernic fut le premier à s'asseoir et à tendre son verre pour qu'on le remplisse. Chaque fois qu'il contemplait le livre en face, il en avait pour une heure à avoir les jambes flageolantes.

— Tu m'as demandé ce que j'avais fait. Ainsi se traduit la réponse.

Agrippa fixait intensément Cortés. L'autre détourna le regard, mal à l'aise.

— Ce que j'ai ressenti... c'était insoutenable... et attirant, avoua Cortés. Pourquoi l'entraver de chaînes s'il permet les alliances? Vous m'avez initié aux courants de la magie, Henri, et cela m'a permis de découvrir mes forces et de vaincre mes faiblesses. J'ai réussi à contrôler mes peurs et à mieux me connaître. Tout cela m'a préparé aux aventures qui ne manqueront pas de m'attendre sur le Nouveau Monde. Mais rien de tout cela ne m'avait préparé à la vision de ce livre.

— Sais-tu que ce livre me permettrait facilement de prouver la théorie céleste dont je t'ai parlé tout à l'heure? enchaîna Copernic avec son terrible accent. Je pourrais tout savoir en une seule journée! Je pourrais devenir un voyageur des sphères! Ces paliers de conscience qui existent dans notre monde et ces grands orbés célestes qui parcourent le ciel.

— Mais pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

Copernic aspira encore bruyamment une gorgée de vin.

— Parce que ce n'est pas la voie.

— Ce n'est pas la voie?

— Non.

— Je dois me débarrasser de ce livre, les interrompit Agrippa. Et nul n'est besoin pour toi de savoir ce que ce livre peut apporter.

— Mais vous m'avez instruit de l'art de la magie...

— Ce que tu sais n'est rien. Une vie entière ne suffit pas à s'instruire de la magie...

AGRIPPA

— Alors qu’attendez-vous de moi ?

— Je veux que tu prennes ce livre avec toi, dit Agrippa sur un ton qui n’acceptait pas le refus, je l’enfermerai ainsi enchaîné dans un coffret métallique rempli de sable.

— Et ensuite... qu’en ferai-je ?

— Tu le balanceras dans l’océan une fois passé le détroit de Gibraltar.

Cortés écarquilla les yeux et Copernic sourit tout en aspirant une autre gorgée de vin. Le jeune Espagnol se tourna vers lui en refoulant l’envie de lui dire que cette façon de boire était franchement agaçante. Il sursauta en sentant la main d’Agrippa sur son bras.

— Tu verras, tout se passera bien. Ce sera très facile.



À la fin de l’année 1509, Cortés était prêt à repartir et à renouer avec le gouverneur Velázquez sur l’île d’Hispaniola. Son but était d’abord d’être autorisé à participer à une expédition de conquête sur l’île de Cuba. S’il arrivait à se démarquer auprès de Velázquez, il pourrait peut-être se retrouver au cœur d’une aventure plus grande encore. S’embarquer pour la *Tierra Firme*, la terre ferme de l’Amérique, qui avait déjà été l’objet de quelques entreprises de découvertes. Une fois Cuba conquise, l’île serait un port de départ parfait pour la conquête de l’immense continent.

Cortés s’embarqua donc sur une caravelle de petit tonnage, la *Navidad*, faisant partie d’un convoi de cinq navires qui quittèrent Sanlúcar de Barrameda pour une

escale aux Canaries avant de rejoindre l'île d'Hispaniola. Dans ses bagages se trouvait un coffret en métal barré d'un cadenas qu'il monta lui-même jusqu'à la minuscule cabine qui lui a été assignée.



Cortés avait pris la décision d'attendre l'escale aux îles Canaries pour se défaire du petit coffre. Sa première idée avait été de suivre le conseil d'Agrippa et de s'en départir une fois passé le détroit de Gibraltar, mais pour une raison dont il ignorait la cause, il avait simplement changé d'idée. Après quelques jours, une fois que furent déchargées les cargaisons marchandes destinées aux Canaries, la flotte appareilla pour sa longue traversée de l'Atlantique.

Au cours de la première nuit passée en mer, Cortés fit un songe. Un homme imposant paré de vêtements d'une époque révolue marchait vers lui d'un pas lent mais assuré. Sa longue veste rouge ornée de broderies dorées et de larges boutons en or lui conférait un air gracieux de noblesse. Une fois à la hauteur de Cortés qui, dans son rêve, n'arrivait pas à bouger ni à articuler la moindre parole, l'homme inclina la tête en signe de salut, ses longs cheveux noirs venant partiellement cacher son visage anonyme et cendreau. Lorsqu'il leva ensuite ses yeux noirs vers Cortés, ce dernier fut submergé par une vague écumante de froideur qui le paralysa d'effroi en déferlant sur lui. Le grand homme sourit à la vue de l'effet qu'il produisait sur le jeune Espagnol, découvrant des dents jaunes et déchaussées derrière ses lèvres sèches.

AGRIPPA

Il inspira profondément avant de s'exprimer, comme pour ajouter encore plus de poids aux mots qu'il allait prononcer.

— Tu ne le feras pas.

— Je... je vous demande pardon ?

L'homme en rouge s'était approché encore plus près de Cortés. Malgré la certitude qu'il avait de se trouver dans un rêve, la proximité de l'individu le rendait incroyablement réel. Il pouvait sentir son souffle, son odeur et toute sa détermination.

— Tu ne jetteras pas ce coffret par-dessus bord...

— Mais je dois, j'ai promis...

— Non...

Le bruit d'une activité fébrile mêlé aux cris des hommes sur le pont arracha Cortés de son sommeil. Dans l'obscurité de sa petite cabine, il se sentit soulagé d'avoir été tiré de ce rêve sordide. Dehors, le vent s'était levé et le tangage du navire se voulait plus insistant.

Un éclair puissant zébra le ciel, éclairant pendant deux secondes l'intérieur de la cabine.

L'homme en rouge se tenait là, debout, jambes écartées, juste devant la porte.

Cortés se redressa vivement en criant et recula jusqu'à toucher le mur derrière lui. Sa tête heurta une poutre transversale et la pièce retomba dans le noir. Toujours assis dans ce qui lui servait de lit, il supporta le coup de tonnerre qui suivit l'éclair en se massant le derrière de la tête. La voix caverneuse se fit de nouveau entendre.

— Tu ne le jetteras pas.

Un nouvel éclair illumina le ciel et l'Espagnol eut le temps de détailler l'homme qu'il avait aperçu dans son rêve. Le coffret métallique reposait à ses pieds, juste devant lui.

Cortés tâta rapidement de la main le dessus de la table, à côté de sa couche, sur laquelle une lampe à huile était fixée. Il s'empara de la pochette en cuir renfermant son briquet, une pierre à silex et un peu d'amadou qu'il jeta dans une assiette en étain également fixée à la table pour servir de cendrier. Battant le silex contre son briquet en fer tout en jurant entre ses dents (bien que ce ne fût pas son habitude), il parvint à créer une braise dans la matière sèche sur laquelle il souffla avant d'y présenter le bout d'une allumette au soufre. Une flamme bleue jaillit du bâtonnet de pin en même temps qu'une odeur désagréable et Cortés s'en servit pour enflammer en tremblant la mèche de la lampe qui éclaira la pièce.

Le feu de l'allumette lui brûla les doigts et il la jeta dans le cendrier d'un geste rageur.

— Qui... qui êtes-vous?

Le tangage du navire ne semblait nullement affecter l'homme qui se tenait toujours aussi bien campé sur ses jambes. En revanche, Cortés assis sur le bord du lit sentait le mal de cœur le gagner. Ses yeux, dorénavant habitués à la pénombre, ne cessaient de dévisager l'inconnu. Quoi qu'il en soit, l'Espagnol savait déjà que la présence de cet homme était intimement liée au coffret contenant le livre d'Agrippa. Il ne pouvait en être autrement. Et il se maudit un instant pour ne pas s'en être débarrassé plus tôt.

AGRIPPA

Il savait pourtant que les recherches et les expériences de Corneille Agrippa sur la magie obscure et les manipulations subtiles de l'environnement allaient à l'encontre des enseignements de l'Église ou de la volonté de Dieu. Mais il y avait tant de savoirs cachés, tant de choses et de nouveaux mondes à découvrir ! Il était impossible que Dieu, dans son infinie sagesse, réduise l'homme qui est sa propre créature à un état de fonctionnalité statique tout au long de sa vie. L'Église avait d'abord accusé les marins qui avaient voulu s'aventurer au-delà de l'horizon des mers. Elle avait ensuite béni leur entreprise avec les promesses d'or et de peuples à convertir. Agrippa n'était pas un homme mauvais. Comme lui, il était curieux et se dévouait à l'évolution de sa propre personne dans un monde aux possibilités infinies. L'homme avait tous les droits d'avoir des rêves et de trouver les moyens de les réaliser. Et Cortés avait bien l'intention d'aller au bout de ses rêves.

La proue de la caravelle se souleva brusquement et le navire amorça l'ascension d'une vague géante. Les éclairs déchirèrent le ciel dans une succession d'arcs vertigineux et de bruits de tonnerre. Cortés attendait toujours une réponse à la question qu'il avait posée quelques secondes plus tôt. Celle-ci lui parvint à travers la voix chargée de mystère de l'étranger qui n'avait pas bougé.

— Je suis celui grâce à qui tu réaliseras tous tes rêves de conquête. Je suis celui qui te permettra d'en acquérir les moyens. Je suis celui grâce à qui tu seras entendu et écouté. Je suis Baalbérith, maître des alliances et des sphères qui lient l'ici-bas et l'au-delà et gardien du savoir du livre noir.

Cortés ouvrit la bouche pour parler sans toutefois vraiment savoir ce qu'il allait dire. Baalbérith leva la main pour l'arrêter.

— Et tu as besoin de moi...

La proue de la *Navidad* piqua cette fois vers l'avant après avoir passé la crête ourlée de la grande vague. Cortés s'accrocha pour ne pas se retrouver sur les genoux. Dehors, les hommes criaient sur le pont tout en préparant le navire à traverser la tempête. L'Espagnol se sentait tout autant bousculé dans sa raison alors que son regard restait lié aux yeux noirs de Baalbérith, aucunement affecté par le roulis du navire. Si un seul des hommes sur le pont apercevait l'inconnu, Cortés s'attirerait de gros ennuis.

— Pourquoi aurais-je besoin de toi? hurla-t-il pour couvrir le fracas du tonnerre et les craquements de la charpente malmenée. N'es-tu pas le diable incarné? Pourquoi risquerais-je ma vie ou même mon âme? La crainte et le regret ont poussé l'alchimiste à vouloir te perdre au plus profond des océans! Pourquoi te sauverais-je alors qu'Agrippa voulait se séparer de toi?

— Agrippa est faible et vieillissant. Il a eu peur. Peur de s'allier à moi! Je suis prisonnier de ce livre enchaîné, lui-même prisonnier de ce coffre en fer. Et malgré tout, il m'est possible de me manifester à toi. Agrippa a peut-être ainsi confiné mon pouvoir, mais il est des alliances encore possibles à travers la projection de ma pensée.

La *Navidad* était entrée au cœur de la tempête qui se déchaînait maintenant sur cette partie de l'Atlantique. C'était un orage effrayant, accompagné de vents violents, qui

AGRIPPA

fouettaient sans ménagement les drapeaux rouge et or de la caravelle. Les quatre autres navires faisant partie du convoi avaient disparu derrière les hautes vagues. À présent, c'était chacun pour soi, jusqu'à la tombée des vents.

— Je ne devrais pas t'écouter, cria encore Cortés qui continuait de chercher des preuves pour se convaincre qu'il ne rêvait pas, comment pourrais-je avoir confiance en toi? Agrippa m'avait mis en garde!

— Oublie la confiance Cortés! Ce n'est qu'une fabulation d'hommes! Si tu veux vivre pour réaliser tes rêves, tu dois me libérer!

— Et pourquoi devrais-je te croire?

— Parce qu'aussi sûr que le soleil se lèvera au matin, tu mourras dans cette tempête ainsi que tous les hommes sur ce navire!

— Mensonges! hurla encore Cortés en s'agrippant fermement tellement la caravelle était maltraitée par l'océan en furie.

— Mon lien avec l'Opposant me donne le pouvoir de calmer la tempête et de modifier ton destin!

— Et si nous coulons, alors j'aurai rempli ma mission et tu passeras le reste de l'éternité au fond de la mer!

— Alors nous la passerons ensemble, pauvre fou! Car tu mourras dans l'heure qui vient!

Cortés se leva avec difficulté et avança vers le gardien du livre en titubant. Il s'arrêta finalement pour s'agripper à un pilier de la charpente qui traversait sa cabine. Le navire était violemment malmené et sur le visage de Cortés transparaisait la peur.

Un affreux craquement se fit entendre et le mât de poupe s'effondra sur le château arrière, au-dessus de la petite cabine où logeait Cortés. Ce dernier se jeta au sol, aux pieds de Baalbérith, alors que les quelques planches composant le plafond éclataient sous l'impact.

L'Espagnol leva les yeux vers le gardien du livre qui le toisait de son regard noir et d'un sourire carnassier.

— Jure-moi que tu m'aideras et non me nuiras! demanda-t-il au démon.

— Je ne jure jamais! C'est à prendre ou à laisser! C'est maintenant que tu choisis ton destin! Il peut se poursuivre, ou s'arrêter ici cette nuit!

— Va au diable, Baalbérith!

— Il est déjà avec moi! Ah, ah, ah, ah!

— Si je t'écoute, Dieu m'abandonnera et me punira! Je brûlerai à jamais dans les flammes de l'enfer!

— Balivernes! Je ne te demande pas d'abandonner ton Dieu! Je suis le maître des alliances! Alors, fais-en une avec moi! Tout de suite!

L'un des mâts avant supportant une grande voile latine se brisa à son tour, tirant le navire dangereusement de côté. Cortés glissa jusqu'au mur opposé qui stoppa brutalement sa course. Il frappa rageusement le sol de son poing.

— Alors qu'il nous sauve par Jésus-Christ et je te libérerai!

— Tu l'as dit! L'alliance est scellée! Qu'il en soit ainsi!

L'image de Baalbérith se fondit dans la pénombre pour disparaître complètement. Cortés saisit au passage le coffret métallique qui glissait devant lui. La caravelle se redressa

AGRIPPA

enfin mais pour aussitôt affronter une nouvelle lame qui la souleva vers le haut.

Cortés enfouit son visage entre ses mains, moins par peur que par dépit.

— Que Dieu me pardonne, chuchota-t-il pour lui-même en se signant de la croix.



À la suite des nombreuses avaries encourues lors de la tempête, la *Navidad* avait dû rebrousser chemin pour retourner au port de La Gomera aux îles Canaries. Sur les quatre autres caravelles faisant à l'origine partie du convoi, deux avaient sombré corps et biens au fond de l'Atlantique. Les deux autres avaient pu poursuivre leur traversée vers le Nouveau Monde.

Pendant les deux semaines que durèrent les travaux de réparation, Cortés eut amplement le temps de surmonter la peur qui l'avait pris aux entrailles en faisant sauter les chaînes entravant le livre noir. Tel que le lui avait promis Baalbérith, ils avaient conclu une alliance, un pacte, qui allait les rendre maîtres de tout un continent. Il avait même eu l'audace d'écrire à Henri Corneille Agrippa afin de lui raconter son aventure et de lui assurer qu'en plus d'aller bien, il s'était débarrassé du coffret métallique bien au-delà des Colonnes d'Hercule¹.

1. Colonnes d'Hercule est le nom donné aux montagnes bordant le détroit de Gibraltar. Elles symbolisaient la frontière entre le monde civilisé de l'Europe et le monde inconnu par delà les mers.

Ce qui était, bien sûr, un odieux mensonge.

Aidé de Baalbérith, Cortés avait soigneusement mis au point son plan de conquête. Celui qui l'amènerait d'abord à Cuba, puis sur le continent. Peu lui importait le temps. Il saurait être patient et faire en sorte d'être le premier. Des richesses inimaginables l'attendaient là-bas.

Le gardien du livre le lui avait affirmé.



Cortés débarqua enfin à Hispaniola à la fin du mois d'octobre 1509. Et il n'était plus le même homme. De par ses manières distinguées et son attitude empreinte de l'assurance que donnent habituellement l'expérience et l'âge, il était entièrement maître de lui-même et en pleine possession de ses moyens. Il prit le temps de s'installer et n'eut aucun mal à conquérir des amis influents et à les conserver. Le gouverneur Velázquez lui offrit un travail de notaire qu'il accepta d'emblée. Aimable, spirituel et de nature généreuse, il s'attacha ainsi les personnages les plus valables. Respectueux de ses aînés, il estimait ceux faisant preuve de courage et méprisait les lâches. Peu enclin à la colère, il avait toutefois une façon bien à lui de démontrer sa fureur si par quel cas cela devait arriver. Sans quereller ni maudire, les seuls indices de sa rage restaient son regard vénéneux et le gonflement des veines de son cou et de son front.

Deux ans plus tard, Cortés était plus que prêt et provoqua l'occasion. Il accompagna Velázquez à Cuba et participa

AGRIPPA

activement à la conquête de l'île. Pour saluer sa bravoure, sa hardiesse et son génie de fin stratège, il hérita non seulement du titre de premier maire de Santiago de Cuba, mais aussi d'une immense propriété et d'un lot d'esclaves. De notaire qu'il était, Cortés se vit transformé d'un coup en propriétaire terrien éleveur. Les terres fertiles de l'île, favorables à la culture de la canne à sucre, eurent tôt fait de l'élever au rang de prospère commerçant.

Cortés se comporta loyalement, pour ne pas dire servilement envers Velázquez.

Et on peut presque affirmer qu'il en fit autant à l'endroit de Baalbérith, maître des sphères et des alliances, vigilant gardien de cet autre livre noir issu de la plume et du sang d'Henri Corneille Agrippa.

Il fit tout pour arriver à être chargé d'une expédition sur la *Tierra Firme*, dont on disait les richesses inépuisables. Velázquez approuva l'idée malgré sa méfiance, en espérant lui-même y gagner beaucoup. Cortés vendit tous ses biens pour investir lui-même dans l'expédition de sa vie, qui restait en majeure partie financée par le gouverneur Velázquez. Son rêve était sur le point de s'accomplir.

Peu de temps avant le départ de la flotte et par une malversation qui demeure inconnue, Velázquez décida de retirer le commandement de l'expédition à Cortés. Ce dernier, secrètement informé, convainquit ses hommes de le suivre et quitta en catastrophe le port de Santiago de Cuba le 18 novembre 1518, sans l'autorisation du gouverneur, avec son armada de onze navires, six cents hommes, trente-deux

chevaux et tout un armement d'arquebuses, de canons et de poudre noire.

Le sort en était jeté.



Arrivé à l'île de Cozumel, Cortés établit ses premiers contacts avec les habitants.

Sans perdre de temps, il les impressionna avec les chevaux et des tirs de canons ou d'arquebuses.

On lui offrit de la nourriture, de l'or, des tissus et un groupe d'esclaves à l'intérieur duquel se trouvait une jeune Amérindienne qui devint aussitôt son amante. Il l'appellerait Doña Marina.

À la demande de Cortés, Doña Marina baigna dans la magie de Baalbérith. Le démon exigea du conquistador la liste magique de ce qu'il attendait d'elle. Il rédigea de sa main l'invocation afin de confirmer la responsabilité de sa demande. La liste magique fut concentrée sous la forme d'une énergie ténébreuse et obstinée en un point particulier de l'esprit de la femme. Elle en ressortit transformée. Belle, intelligente, entièrement dévouée à Cortés qui le lui rendait bien, parlant les langues autochtones, l'espagnol et connaissant les mœurs et coutumes des Aztèques, elle devint, en plus de sa maîtresse, sa conseillère, son interprète, son fer de lance.

Il fit aussi à Cozumel une rencontre des plus inattendue, celle de Gerónimo de Aguilar, un prêtre espagnol qui, sept ans plus tôt, après un malencontreux naufrage, s'était échappé de la cage dans laquelle on l'engraissait pour servir

AGRIPPA

de repas aux cannibales des Caraïbes. Comme il parlait couramment la langue maya, Cortés le recruta aussitôt en tant qu'interprète.

Ce que Gerónimo de Aguilar accepta de bonne grâce après lui avoir raconté ses années d'errance.

Et aussi après lui avoir révélé l'existence du pays aztèque, le *México*, dont la fabuleuse cité, *Tenochtitlán*¹, ayant comme chef l'empereur Montezuma, regorge d'or, d'argent, de pierres précieuses et d'autres richesses extraordinaires. Aguilar confia à Cortés que l'un des émissaires de l'empereur lui avait un jour raconté que son peuple, qui s'appelait en fait les *Mexicas*, se serait installé sur ce territoire après un long et périlleux voyage. Ils auraient été contraints malgré eux de quitter leur terre d'origine appelée *Aztlán*, ce qui signifie «Terre blanche au milieu de l'eau». D'où cet autre nom, les *Aztèques*.

Cortés prit sa décision à la lumière des grands feux allumés sur la plage. Fort de l'appui de ses hommes tous réunis en un seul conseil, il affirma vouloir couper tout lien avec le gouverneur Velázquez installé à Cuba pour faire directement l'exploration du pays au nom du roi d'Espagne, l'empereur Charles Quint.

Cette nuit-là, Cortés et ses hommes se donnèrent eux-mêmes le titre de *conquistadores*.

La conquête du Mexique allait commencer.

Et avec elle, la fin de l'Empire aztèque.



1. Aujourd'hui la ville de México.

Trois années s'étaient écoulées depuis l'arrivée de Cortés à cet endroit qu'était devenu le grand port de Veracruz. Usant du pouvoir du livre noir qu'il avait autrefois décidé de conserver plutôt que de jeter, il était parvenu au prix de nombreux complots et combats, à asservir l'Empire aztèque.

Le temps avait passé et, tout comme une vague rugissante, avait lavé les actes commis au nom du roi et du royaume d'Espagne. Seul restait le livre qui l'alimentait en sombres réflexions derrière un regard trouble. Les longs déplacements se voulaient propices à l'introspection. Chevauchant toujours en tête de colonne, bien droit sur son destrier, le conquistador scrutait la forêt. Il se retourna encore sous le regard interrogateur de Doña Marina pour jeter un coup d'œil au chariot transportant le coffre. Bien que rongé par l'inquiétude, il n'en laissait rien voir. Il se devait de démontrer une assurance absolue devant ses hommes. Si tout se passait comme convenu, demain en fin de journée, il disposerait du coffre et l'inquiétude le quitterait.

Ses souvenirs s'attachèrent à la couverture sombre du livre noir. Il se rappelait la texture du papier et la couleur rouge des caractères formés par Agrippa. Les formules magiques et les ombres de mystère capables d'effrayer toute une tribu. Les rites anticatholiques et contre nature qu'il avait osé pratiquer.

Le conquistador s'en voulait terriblement, toujours incapable d'être en paix avec son Dieu.

Mais en même temps, pour rien au monde il ne serait retourné en arrière.

AGRIPPA

Conseillé par Baalbérith, Cortés avait parfois pris des décisions drastiques maintes fois remises en question par certains de ses propres capitaines. Dès le départ, de malheureux incidents avaient ponctué l'installation des Espagnols au Yucatán. À commencer par le mécontentement de certains hommes, désireux de retourner à Cuba plutôt que de s'enfoncer dans un continent inconnu pour y chercher des richesses qui jusque-là n'existaient que dans les paroles des autochtones ou de quelques vieux marins. De son côté, Cortés tenait absolument à rencontrer ce fameux Montezuma et à voir de ses yeux sa fabuleuse cité.

La première folie que Baalbérith inspira à Cortés fut celle de couler les onze navires avec lesquels ils étaient venus afin d'éliminer toute envie de fuite et de donner plus de poids à l'expédition terrestre en y ajoutant une centaine d'hommes. Par ses fidèles, il fit retirer des navires tout le matériel utilitaire possible, le fer, les cordages, les armes, et les fit saborder. Il n'y avait plus aucune possibilité de fuite ou de retour vers le vieux continent. Il ne leur restait plus qu'à marcher vers la cité d'or de l'empereur aztèque Montezuma.

Ce geste d'héroïsme ou de folie ne fut jamais répété dans l'Histoire.

Fort de ses paroles, Cortés avait harangué ses hommes avec une conviction peu commune en leur affirmant que dorénavant, leur seul espoir résidait en Dieu et en lui-même. Il avait conclu en citant César au bord du Rubicon : le sort en est jeté.

Laissant derrière elle les plus vieux marins pour garder Veracruz, la troupe s'était enfoncée à l'intérieur des terres pour trouver la capitale aztèque Tenochtitlán.

Sur les trois mois que dura le périple avant de découvrir Tenochtitlán, les Espagnols livrèrent bataille à plusieurs reprises. Avantageés par leurs armes, leurs chevaux et leurs connaissances tactiques, les conquistadors poursuivirent leur route en s'alliant les chefs vaincus des tribus ennemies des Aztèques. Doña Marina leur fut également d'une aide précieuse, s'avérant une habile négociatrice avec les autochtones rencontrés.

Après de multiples péripéties, complots, combats, alliances et massacres, les Espagnols, qui suivaient un grand aqueduc maçonné descendant la colline, arrivèrent enfin en vue de la cité aztèque le 8 novembre 1519. À leurs pieds, admirablement construite sur une presqu'île avançant au milieu d'un grand lac sillonné de petits bateaux, se trouvait Tenochtitlán, avec ses temples, ses tours, ses palais, ses pyramides, ses jardins et tous ces magnifiques bâtiments érigés sur de petites îles reliées entre elles par des ponts envahis de passants. Tout comme Venise, la ville traversée de canaux semblait bâtie sur l'eau et n'était accessible par la terre qu'en un seul point. Et c'est vers cette porte monumentale flanquée d'immenses statues représentant des serpents à plumes que la troupe se dirigea.

La rencontre historique entre les deux chefs, les deux armées, les deux mondes qui ne se connaissaient aucunement, eut lieu en ce jour.

AGRIPPA

Et l'empereur Montezuma semblait croire à la possibilité qu'ils fussent les envoyés des dieux. Évidemment, cela avait un certain sens. L'étranger blanc et barbu, dans une armure étincelante, au regard franc et à la stature imposante, monté sur une créature inconnue et entouré de guerriers aux armes puissantes, avait tout pour impressionner. Sur la grande place, le silence était à couper au couteau. Là, au cœur de la cité, au milieu des temples, palais, pyramides et autres sites sacrés de la place principale, Cortés et Montezuma se faisaient face.

Un conquistador solitaire et un empereur ténébreux.

De loin, se tordant les mains, Baalbérith observait cette scène unique qui jamais n'allait se reproduire.



Cortés et ses capitaines avaient été logés luxueusement dans l'ancien palais du père de Montezuma. Ce dernier avait permis aux Espagnols d'observer le style de vie de la capitale et les mœurs de la civilisation aztèque. Il avait montré à Cortés du haut de la tour du *Teocalli*, la cellule du dieu, tout ce qu'ils étaient. De là-haut, il était possible d'embrasser la ville des yeux et tous les villages bâtis autour du lac.

Alors que Montezuma montrait son empire au conquistador avec l'espoir qu'ensuite, il le respecterait, Cortés lui, préparait déjà en son for intérieur un plan pour s'en emparer.



Après quelques jours de cohabitation, Montezuma avait fait chercher Cortés et ses capitaines par Doña Marina, afin de les inviter à une cérémonie devant se dérouler à la grande pyramide du centre religieux de la capitale. Quatre grandes rues, assez larges pour y tenir dix chevaux de front, rejoignaient ce centre névralgique qui séparait ainsi la cité en quatre territoires distincts.

Cortés et ses hommes arrivèrent à cheval par l'une de ces avenues en face du temple principal où les Aztèques adoraient *Huitzilipochtli*, leur horrible dieu de la guerre au faciès écrasé et portant une ceinture de serpents.

Au sommet de l'escalier, Montezuma fit signe au prêtre officiant qu'il était possible de commencer.

Cortés sauta à bas de cheval et entreprit immédiatement l'ascension des cent quatorze marches qui le mèneraient auprès de l'empereur. Bien qu'il eût déjà remarqué l'aspect rougeâtre du grand escalier, il en comprit vite la raison, lorsque arrivé près du sommet, un premier immolé jeté dans les marches en pierre déboula dans sa direction. Le conquistador dut se jeter contre le rempart pour éviter d'être frappé par ce corps sans vie qui dévalait les marches de manière désarticulée tout en projetant du sang partout sur son passage. Une fois en bas, le corps sans vie fut aussitôt récupéré par des Aztèques qui le jetèrent dans un chariot. Cortés comprit pourquoi un si grand nombre de tribus dans ce pays, qu'il avait traversé pour arriver jusqu'à Tenochtitlán, étaient ennemies du peuple aztèque. C'est que ceux-ci faisaient des razzias gratuites chez leurs opposants, uniquement

AGRIPPA

dans le but de capturer les victimes dont ils avaient besoin pour les sacrifices!

Horriqué, Cortés leva les yeux pour voir la scène se répéter. Un nouveau supplicié venait d'être étendu sur l'autel en pierre, sculpté à la forme de la divinité. D'un geste vif, sans préambule et avec une force étonnante, le prêtre sacrificateur lui ouvrit la poitrine de son couteau et en arracha le cœur encore palpitant. Il trancha aorte et artères du bout de la lame, provoquant une effusion de sang qui se répandit sur l'autel. La puanteur du sang emplissait l'air et Cortés en eut la nausée. Bien qu'habitué à la rudesse des combats, il était renversé par la violence inutile de cet acte barbare. Les organes ainsi prélevés étaient ensuite recueillis par d'autres prêtres qui les assaisonnaient et les cuisaient sur les braises de charbons ardents.

Le cœur de Cortés, lui, se serra de colère. Il regarda fixement l'impassible empereur Montezuma qui se tenait en haut des marches au côté de l'autel des sacrifices. Il ne dit pas le moindre mot. Mais le gonflement des veines de son cou et de son front trahit sa frustration. Il tourna les talons et entreprit de redescendre les marches en se tenant contre la rampe pour ne pas glisser dans le sang. Il se retint de toutes ses forces pour ne pas jurer.

Près de l'autel, Montezuma fit signe au prêtre de suspendre la cérémonie pour donner le temps à Cortés de redescendre.

Ils sacrifièrent quarante innocents ce jour-là.

Pour se protéger des Espagnols.



Peu de temps après avoir assisté à cette cérémonie funeste, Cortés reçut la nouvelle d'une attaque menée contre Veracruz.

Sentant la menace et agissant impulsivement, il s'empara de Montezuma et l'emprisonna. Avec pareil otage, il espérait éviter la révolte des Aztèques. Les choses se gâtèrent rapidement et Cortés sentit lentement le piège se refermer. Assis sur le trône de Montezuma au cœur de son palais, Cortés faisait face à Baalbérith qui semblait le narguer. Le démon gardien avait maintes fois inquiété le conquistador. N'était-il pas là pour l'aider et l'appuyer dans son rêve de conquête? Ne pouvait-il pas lui faire aisément éviter les combats plutôt que de les gagner? Et qu'en était-il du massacre de vingt mille habitants et de la destruction de la ville de Cholula? Comment avait-il pu laisser faire cela? Cortés avait de plus en plus la certitude d'être souvent manipulé par Baalbérith. Combien de fois l'avait-il vu se substituer en guerrier aztèque pour le seul plaisir de se battre contre des Espagnols? Ou en soldat espagnol pour trancher des têtes aztèques? Et ne l'avait-il pas vu tout récemment jouer au prêtre suprême en haut du temple en forme de pyramide pour ouvrir la gorge et arracher le cœur des victimes sacrifiées? Baalbérith était dangereux et sans la moindre conscience. Pour lui, l'être humain n'avait ni valeur ni importance. Il ne vouait pas la moindre amitié à personne et il était faux de pouvoir espérer être son ami. Il avait beau dire à Cortés que les choses ne pouvaient en être autrement, le sourire hypocrite qu'il affichait chaque fois, n'avait de cesse de laisser le conquistador dans le doute. Et avec raison.

AGRIPPA

Quelques semaines après l'emprisonnement de Montezuma, une nouvelle information arriva à Cortés en provenance de Veracruz. Dix-huit navires espagnols envoyés par le gouverneur Velázquez mouillaient dans le port afin de ramener Cortés et ses hommes pieds et poings liés à Cuba.

Fou de rage, Cortés se contint. Seule cette veine qui gonflait dans son front trahissait le degré de sa colère. Il rassembla ses hommes en ne laissant qu'une poignée de soldats à Tenochtitlán et après avoir entraîné avec lui quelques centaines d'autochtones, il fondit par surprise sur ses compatriotes et les défit dans un rapide affrontement. Le plaisir que prit Baalbérith à occire les Espagnols rebuta Cortés qui lui avait pourtant demandé son aide. Le démon gardien se faisait voir de plus en plus, provoquant les hommes, détruisant les idoles, violant les femmes...

Cortés parvint à convaincre les soldats venus pour le capturer de s'allier à lui pour s'emparer des trésors aztèques. Lorsqu'il revint à Tenochtitlán, des semaines plus tard, la population aztèque s'était rebellée contre les Espagnols. Cortés gagna le palais avec ses hommes, mais ils se retrouvèrent vite encerclés et prisonniers à l'intérieur. Il convainquit Montezuma d'aller au balcon parler à son peuple afin de le calmer. Rien n'y fit. Sous les huées de la foule en colère, l'empereur reçut une pierre à la tête et une flèche dans l'épaule pour se retrouver gravement blessé. Lorsqu'il mourut quelques jours plus tard, Cortés dut prendre une décision. Le manque d'eau et de nourriture ne lui laissa pas grand

choix. Il ordonna de tout préparer et de prendre tout l'or qu'ils pourraient apporter.

Dans la nuit du 30 juin 1520, alors qu'il pleuvait à boire debout, les Espagnols sortirent en force les armes à la main et foncèrent au milieu des Aztèques pourtant beaucoup plus nombreux. Le combat qui s'amorça devint vite épouvantable. Cortés et ses soldats s'ouvrirent un chemin à coups d'épée, de masse d'armes, d'arbalète et d'arquebuse. Baalbérith s'en donna à cœur joie, ayant d'abord assuré Cortés qu'il sortirait indemne de la capitale. Les cadavres jonchèrent le sol et on pataugea dans le sang et la boue. La pluie continuait à tomber à torrents, rendant la fuite encore plus pénible. Sans compter la situation géographique de la cité de Tenochtitlán sur sa presqu'île, qui en faisait non seulement une ville difficile à prendre, mais aussi un piège duquel il était ardu de s'échapper.

Les Indiens narvaez et tlaxcalans enrôlés par Cortés furent en grande majorité capturés afin de servir aux sacrifices. Tous les Espagnols furent blessés ou tués et certains d'entre eux, trop lourdement chargés, furent rattrapés et achevés à coups de massue ou se noyèrent dans les canaux avant d'atteindre la sortie de la ville. Cortés réussit enfin à traverser le dernier canal à dos de cheval avec Doña Marina en croupe. Un groupe de volontaires envoyés par une tribu amie arriva au même moment pour leur prêter main-forte et aida les Espagnols à s'échapper.

Cortés eut aussitôt le sentiment d'avoir livré la pire bataille de sa vie. Jamais il n'avait passé autant d'heures à tuer

AGRIPPA

sans arrêt. Et il voyait là tout le travail qu'il avait mis pour parvenir à conquérir ce pays, réduit à néant.

Les historiens allaient, par leurs écrits, conserver la mémoire de cette triste nuit.

Et c'est ainsi qu'ils la baptisèrent.

La Noche Triste.



Les Aztèques avaient poursuivi les conquistadors six jours durant.

La pluie avait heureusement cessé et les petits contingents des tribus ennemies des Aztèques continuaient d'épauler les fuyards.

Arrivés à l'aube du septième jour et en vue de la vallée d'Otumba, plusieurs Espagnols, à bout de forces, se laissèrent mourir d'épuisement. Cortés ordonna aussitôt de faire l'inventaire du trésor rapporté afin d'en préserver l'intégralité. Il utilisa le temps alloué à cette tâche pour réfléchir à ce qu'il devait faire maintenant. Assis sur une grosse pierre avec Doña Marina à ses côtés, l'homme demeurait silencieux. S'il continuait à fuir, jamais plus il ne pourrait revenir. Ou pire, il mourrait en fugitif. Et la conquête de ce pays ferait la gloire des autres hommes qui viendraient après lui. Son nom n'apparaîtrait jamais dans l'histoire et il serait sévèrement puni de sa rébellion, de son échec et des pertes encourues.

Sorti de nulle part, Baalbérith fit son apparition, l'air neutre. Il resta planté devant le couple dépité sans dire

un mot. Cortés mit la main sur le sac qu'il portait en bandoulière et qui contenait, en plus de ses notes personnelles et de son matériel de recharge pour les arquebuses, le livre noir d'Agrippa. Le souvenir amer du mage lui remettant le livre et lui enjoignant de s'en débarrasser lui traversa l'esprit à la vitesse d'une traînée de poudre enflammée. Il leva lentement les yeux vers le démon gardien.

— Sombre personnage, lui dit-il les dents serrées, comment peux-tu oser venir ainsi te planter devant moi ? N'as-tu donc aucune gêne ? Aucune conscience ?

— Attends Cortés, laisse-moi le temps d'y réfléchir... Euh non, voilà, aucune conscience, aucune gêne.

— Tu avais promis que nous sortirions indemnes de la cité ! Vois ce à quoi nous sommes maintenant réduits ! Les hommes qui ont survécu sont blessés, épuisés, assoiffés, affamés ! Tu appelles ça sortir indemnes ! Où étais-tu tout ce temps ? Tu te moquais de nous ?

— Tu fais erreur Cortés, l'interrompt enfin Baalbérith, j'ai affirmé, et non promis, que tu sortirais indemne de la capitale. Voilà mes propres mots ! Je ne répons pas de tous tes soldats ou de tous ces sauvages que tu as enrôlés dans ta milice factice. À ce que je vois, tu marches, tu parles et tu n'es presque pas blessé. Tu t'en es donc sorti indemne.

Baalbérith avait tourné les talons sans attendre la moindre réponse. Il avait marché droit vers le bord de la falaise où ils se trouvaient et qui dominait la vallée d'Otumba.

Puis, sans aucune hésitation et sans même un coup d'œil en arrière, il s'était jeté dans le vide pour disparaître à leurs regards.

AGRIPPA

Doña Marina s'était tournée vers Cortés, l'air effaré.
L'autre n'avait même pas bronché.
Seules les veines de son front et de son cou s'étaient mises
à gonfler et à rougir.



— Nous sortirons bientôt de la forêt, capitaine, affirma l'imposant lieutenant Pedro de Alvarado, nous serons au port dans deux heures maximum. Je prendrai les choses en main afin que nous puissions larguer les amarres le plus vite possible, selon votre désir.

Cortés s'appuya sur le pommeau de sa selle pour s'aider à se retourner. Il jeta un œil au chariot transportant le coffre. Loin de contenir un trésor, le coffre barré d'un cadenas avait tout d'une boîte de Pandore.

Car il renfermait l'*Agrippa*, le livre noir.

Jamais il ne devrait être ouvert. Et tels étaient les ordres de Cortés qui conservait sur lui l'unique clé du cadenas.

Les choses s'étaient somme toute bien passées jusqu'ici. Cortés essaya de sourire à son lieutenant mais y parvint difficilement. Pedro de Alvarado était non seulement un géant à la musculature herculéenne, mais il était également l'un des hommes les plus fidèles, les plus dévoués et les plus courageux que le conquistador ait connus. Toutefois plus impulsif qu'intelligent, il avait quand même par le passé causé des ennuis de taille. Mais sans lui, leur fuite désespérée à la suite de la *Noche Triste* se serait soldée par leur mort à tous.

Car au cours de ce septième jour de poursuite, après que le trésor de Montézuma eut été répertorié, Cortés avait entraîné le valeureux Alvaro à sa suite au milieu de tous les hommes. Après avoir obtenu leur attention, il les harangua.

— Soldats, conquistadors, amis, je vous mène en ce pays depuis des mois avec la promesse d'incroyables trésors, commença-t-il d'une voix forte afin de bien se faire entendre. Il semble que malgré les richesses que nous transportons aujourd'hui, nous nous retrouvions en fort mauvaise posture et à la merci de nos poursuivants.

Il marqua une pause avant de poursuivre, le temps de bien observer ces hommes qui l'avaient suivi jusqu'au bout du monde pour peut-être n'en jamais revenir.

— Je n'avais pas prévu mourir oublié en ce pays. Mais je ne peux chasser de mon esprit l'image de ces prêtres barbares sacrifiant de pauvres victimes à leurs dieux païens. Vous connaissez les Aztèques, ils combattent le plus souvent pour capturer et non pour tuer. Car ils préfèrent sacrifier leurs ennemis à leurs dieux. Là est leur point faible, car nous combattons pour tuer. Oui mes amis, je vous le demande encore une fois! Tenez-vous à finir sur l'autel du sacrifice et à regarder leur prêtre arracher de votre poitrine ce cœur qui est le vôtre? En ce qui me concerne, c'est hors de question! Vous êtes blessés, affamés et fatigués, soit! Mais pas encore morts! Alors, relevons-nous et contre-attaquons! Qu'il ne soit pas dit que notre fin en soit une d'abandon! Car en vérité, je vous le dis, seul le combat, même perdu d'avance, pourra nous rendre notre honneur face à l'Histoire! Alors, battons-nous jusqu'à la fin!

AGRIPPA

Alvarado cria de fureur en levant haut le poing pour conclure à la harangue de Cortés. Les soldats le suivirent aussitôt dans un cri unanime.

Les préparatifs de la contre-attaque débutèrent sur-le-champ.



Tel que rapporté par le chroniqueur Díaz del Castillo, cette bataille décisive ou désespérée se tint le 7 juillet 1520. Encerclés par des milliers de guerriers aztèques, les Espagnols attaquèrent les premiers dans un élan de folie suicidaire, convaincus d'entreprendre là leur dernier combat.

Au cœur de l'affrontement, tandis que les deux camps se livraient une lutte acharnée, Cortés aperçut un chef aztèque paré de plumes colorées et coiffé d'un panache rehaussé d'or qui brillait à la lumière du soleil. Appuyé du puissant Alvarado et de quelques autres, Cortés se fraya un chemin jusqu'à ce chef au manteau de plumes et le défia en combat singulier. Cortés ne mit pas long à tuer son ennemi et lorsque celui-ci tomba, une situation inattendue se produisit. Les Aztèques abandonnèrent la lutte et se retirèrent. L'un d'eux vint même présenter la coiffe en or à Cortés.

Harassé et à bout de forces, Cortés s'éloigna en enjambant les cadavres. Il s'appuya contre le tronc d'un arbre et embrassa la scène. Aussi loin que son regard portât, il ne voyait que la mort. Un océan de morts aztèques qui recouvraient la plaine. Il ne vit plus qu'un homme s'y tenir debout.

Baalbérith qui le fixait de loin de son regard noir et de son sourire méprisant.



— Va dire aux hommes à l’arrière que nous sortons de la forêt, ordonna Cortés à Alvarado.

Le lieutenant fit aussitôt faire demi-tour à son cheval pour descendre la colonne. Cortés se tourna pour le suivre un moment du regard jusqu’à ce qu’il croisât le chariot transportant le coffre. Ses yeux rencontrèrent ensuite ceux de Doña Marina, marqués d’inquiétude.

Tout ce qui restait du trésor de Montezuma avait été chargé sur deux navires mouillant dans le port. Selon les ordres donnés par Cortés, ils attendaient son retour avant de lever l’ancre pour l’Espagne. Cette masse incroyable d’or, d’argent et de pierres précieuses avait eu pour effet de laver les erreurs passées du conquistador. Après la conquête d’un nouveau monde, il pourrait éventuellement retourner chez lui, auréolé de gloire et protégé par le roi Charles Quint.

Mais pour l’instant, une autre tâche restait à accomplir. Remplir la promesse qu’il avait faite des années auparavant à Henri Corneille Agrippa et se débarrasser du livre de magie occulte. Et surtout de son démon gardien, le dangereux Baalbérith.

Tout au long de la conquête, le démon s’était joué de lui. Il avait certes permis qu’il parvienne à ses fins, mais seulement au prix d’efforts inimaginables et de combats sanglants. Cortés avait eu du mal à trouver la faille du maître des

AGRIPPA

alliances. Et pourtant elle était toute simple. C'est la logique de Doña Marina – elle avait une peur bleue du démon – qui avait permis au conquistador de circonscrire le pouvoir de Baalbérith. Puisque la mission première de celui-ci était de garder le livre, une seule évidence s'imposait pour le pousser à y rester ou à ne pas s'en éloigner. L'unique moyen de faire en sorte qu'il soit impossible de pouvoir accéder au contenu d'un livre, c'est bien d'empêcher qu'il puisse être ouvert. Et si les rigides couvertures du livre noir se trouvaient entravées par quelque lien? N'était-ce pas ainsi qu'Agrippa l'avait conservé et que Cortés l'avait d'abord transporté? Il n'avait pas hésité une seconde à en faire l'expérience, qui avait réussi. Il avait fait enchaîner le livre et l'avait enfoncé au milieu d'un coffre empli de sable consacré qu'il avait ensuite scellé d'un cadenas. Baalbérith avait disparu, pour se réfugier entre les pages du livre noir. Là, isolé par le sable béni, parmi les incantations, les invocations, les sortilèges et les rituels, il attendrait son heure.

Doña Marina avait encore une fois eu raison. Et il avait cette nuit-là tant aimé la belle Indienne, que toutes ces heures passées à lui prouver son amour et son désir pour elle lui semblaient insuffisantes pour la remercier du poids dont elle venait de le soulager. Leur union était si naturelle, qu'elle parvenait à combler tous les vides que la vie avait depuis longtemps créés au fond de leurs cœurs. N'étant pas encore prêt à retourner en Espagne, Cortés se faisait d'abord et avant tout un devoir d'accomplir la mission qu'il s'était lui-même confiée. Sauf qu'il ajouterait un bémol à la méthode employée.

Doña Marina l'avait convaincu que la terre sacrée, comme le sable béni du coffre, empêcherait à tout jamais le livre noir de nuire aux hommes. Elle disait connaître l'emplacement des ruines d'une grande cité fondée deux mille ans auparavant par un peuple appelé Tonaques. Elle disait que parmi ces ruines cachées dans la jungle non loin de la mer se trouvait une grande pyramide que les anciens appelaient *la pirámide de los Nichos*, la pyramide des niches. Un lieu sacré depuis toujours. Elle affirmait aussi que là, enfermé dans cette pyramide, Baalbérith ne pourrait plus jamais faire de mal à quiconque.

Séduit une fois de plus par la logique de sa bien-aimée et l'idée de se débarrasser une fois pour toutes de Baalbérith, Cortés avait opté pour cette solution plutôt que d'attendre de reprendre le large pour jeter le coffre au milieu de l'océan. Qui plus est, il ne pouvait confier ce travail à personne d'autre. Ce secret avait été jusque-là bien assez lourd à porter et le livre lui avait causé assez de tort. Agrippa avait eu raison depuis le début. Son incartade avait failli lui coûter la vie. Et plusieurs hommes étaient morts en vain. Baalbérith n'a jamais voulu l'aider. Un démon n'aide jamais personne.

À tout le moins, il vous fera croire qu'il vous aide dans le seul but de vous nuire.



Alors que Cortés arrivait en vue du port de Veracruz en émergeant de la forêt à la tête de sa troupe, ses souvenirs continuaient à vagabonder au même rythme que ses yeux sur les courbes invitantes de Doña Marina.

AGRIPPA

Au lendemain de la bataille contre les Aztèques dans la vallée d'Otumba, Cortés et ses hommes s'étaient retirés dans la ville amie de Tlaxcala. Sans savoir si c'était une question de ténacité ou d'entêtement, le conquistador avait évalué les forces disponibles qu'il pourrait mettre sous ses ordres : une poignée d'Espagnols dépenaillés et quelques contingents d'Indiens tlaxcaltèques et totonaques mal entraînés, mais ennemis jurés des Aztèques.

Cela devrait suffire pour reprendre la capitale.

Regroupant les charpentiers, il les chargea de la construction d'une flottille de grands canots. Il avait pris sa décision. Il attaquerait Tenochtitlán par le lac.

Il détruirait l'aqueduc, bombarderait de la rive, encerclerait la cité.

Pendant ce temps, Baalbérith propageait le germe d'une nouvelle maladie, inconnue jusque-là des Indiens : la variole. En quelques mois, des villes entières furent décimées.

Juste à temps pour mettre à exécution le plan de reconquête de Cortés.

Ce n'est toutefois qu'à la fin du mois de mai 1521 que le conquistador put finir par prendre la ville de Tenochtitlan, après quatre-vingt-cinq jours de siège, de combats féroces, de massacres et de destructions.

Après la capture de Cuauhtémoc, son dernier empereur, l'Empire aztèque s'effondrait, avec la destruction totale de sa magnifique capitale.



Le 15 octobre 1522, un ordre venant de la cour d'Espagne nommait Hernán Cortés gouverneur et capitaine général de la Nouvelle-Espagne. C'était entre autres l'une des raisons qui poussaient Cortés à se défaire du livre noir. Le pays nouvellement conquis et baptisé «Nouvelle-Espagne», verrait bientôt arriver des navires chargés d'administrateurs, de notaires et autres bureaucrates tatillons qui viendraient envahir le système. Sans compter les pères franciscains qui ne manqueraient pas de venir implanter leurs monastères. Il était loin de se douter qu'une douzaine d'années plus tard, il serait dominé par ces bureaucrates qui finiraient par l'écartier du pouvoir politique de ce monde qu'il avait conquis.

La troupe fit son entrée dans le port de Veracruz et Cortés fit charger le coffre dans le navire qu'il avait affrété. Deux hommes furent réquisitionnés pour transporter le coffre à fond de cale. Lorsqu'ils remontèrent, Gerónimo de Aguilar, ce prêtre espagnol que Cortés avait retrouvé sur l'île de Cozumel, cloua sur le couvercle un épais papier. On pouvait y lire, écrite à l'encre rouge, une prière demandant protection au Dieu Tout-Puissant et à saint Jacques le Majeur. Il décapsula ensuite une fiole d'eau bénite et en aspergea le coffre avant de remonter en vitesse à la lumière du soleil.

Cortés ordonna finalement que les trois vaisseaux soient prêts à appareiller aux aurores le lendemain. Son propre navire remorquerait à sa suite un petit brigantin, sorte de gabarre ouverte à fond plat et capable d'avancer à la voile comme à la rame. Cette embarcation spécifique

AGRIPPA

leur permettrait de pénétrer dans les terres par la rivière Tecolutla qui venait elle-même se jeter dans l'océan avec un faible courant. Selon Doña Marina, cette rivière les conduirait près du site de la cité perdue que les Indiens nommaient *El Tajín*, le lieu du tonnerre.

Les deux galions transportant le trésor de Montezuma¹ le suivraient jusque-là, en longeant la côte vers le nord, avant de bifurquer vers le large et se diriger vers Cuba où ils feraient escale avant de poursuivre leur route jusqu'en Espagne.

Cortés eut un sommeil agité cette nuit-là. Il se réveilla souvent à la suite de rêves étranges et angoissants. Il avait tourné un moment sur sa couche avant de réveiller subtilement Doña Marina par des caresses délicates et voluptueuses. Allant droit au but, Cortés l'avait prise dans un élan de passion non retenu. Excitée à l'extrême par cette surprise nocturne, la jeune Indienne avait enfoncé ses ongles dans le dos du conquistador et mordu dans une couverture pour s'empêcher de crier.

Cortés se rendit sur les quais pour observer les préparatifs du départ qui s'amorçaient. Sans grand appétit, il grignota un bout de pain et enfila une tasse de vin coupé d'eau. Les premières lueurs du jour annonçaient un temps magnifique et un ciel clair. Le vent était déjà bon et augmenterait en intensité avec le lever du soleil et à mesure que l'on s'éloignerait de la côte.

1. Certains chroniqueurs rapportent que les deux galions envoyés par Cortés ce jour-là en direction de l'Espagne contenaient, entre autres, des tonnes d'or et d'argent en lingots, des dizaines de coffres remplis de bijoux, de parures, de statuettes et d'œuvres d'art en or, 230 kg de poudre d'or et plus de 300 kg de perles.

Le gouverneur de la Nouvelle-Espagne se frappa dans les mains. Tout rentrait dans l'ordre. Il avait plein pouvoir sur ce pays à découvrir et sur l'exploitation des richesses qu'il recelait. Il avait réduit à néant l'Empire aztèque et les autres tribus ou provinces du territoire n'auraient d'autre choix que de se soumettre à son autorité et, par-dessus tout, il était sur le point de se débarrasser du livre noir et de Baalbérith. Il était toujours impossible à Cortés d'affirmer s'il lui aurait été capable de conquérir ce pays sans la magie du maître des alliances et régent des sphères. Baalbérith s'était si bien joué de lui qu'il était incapable de dire si les choses auraient été plus simples ou irréalisables sans son aide. Il était trop tard maintenant pour philosopher sur la conquête et la personnalité tordue de Baalbérith. Il était parvenu à ses fins et restait bien en vie.

C'était tout ce qui importait.

La douce étreinte de Doña Marina lui enserra la taille par derrière.

— Dieu du ciel, lui chuchota-t-il en se retournant, j'étais si perdu dans mes pensées que tu aurais pu me poignarder sans que je ne m'en rende compte.

— C'est plutôt toi qui m'as poignardée la nuit dernière...

Son accent mélodieux charmait le conquistador à chacune des phrases qu'elle prononçait.

— C'était pour me défendre...

— Aurais-tu peur de moi, *señor* Cortés?

Cortés la serra dans ses bras alors que leurs regards se portaient vers le soleil rougeoyant qui émergeait de l'océan.

AGRIPPA

— Je n'ai qu'une seule peur, lui glissa-t-il à l'oreille en l'entraînant vers la passerelle d'embarquement. C'est celle de te perdre.



Le reflet du miroir provenant du haut de la colline fit cligner des yeux le corsaire français Jean Fleury. Il attendait impatiemment ce signal depuis le lever du soleil.

À bord de son rapide navire, la *Salamandre*, Fleury était caché avec six autres vaisseaux dans un bras de mer au sud du port de Veracruz. Ils avaient jeté l'ancre de nuit trois jours plus tôt et n'attendaient que le départ des galions espagnols pour commencer la chasse. Car tel était l'Atlantique pour Jean Fleury : un immense territoire de chasse.

Aussi arrogant que séduisant, Fleury n'en était pas à ses premiers stratagèmes. On racontait qu'un jour, après avoir arraisonné un navire battant pavillon britannique, le capitaine anglais qui s'était rendu sans combattre avait été choqué, en montant sur le bâtiment de Fleury pour la reddition, de voir les Français si peu nombreux. Il avait déclaré sur le ton de la colère, que s'il avait été au courant de leur infériorité en nombre, il aurait combattu et que jamais les Français ne l'auraient pris. Piqué au vif, Fleury lui aurait proposé de le renvoyer sur son navire afin qu'ils puissent combattre. Surpris, le Britannique aurait fermé son clapet sans insister.

Jean Fleury tenait presque constamment la mer et était la terreur des négociants portugais. Originaire de Dieppe, il

écumait l'océan comme un triton et en arrivait pratiquement à avoir des problèmes d'équilibre sur la terre ferme. L'une de ses maîtresses le surnommait affectueusement son « mâle de mer », quand du moins elle avait la chance de le voir passer chez elle.

Couvert de son éternel chapeau à larges bords flanqué d'une plume d'autruche et de sa veste bleue aux pans et aux boutons dorés, Fleury aurait pu passer pour un gentilhomme. Il aurait fort bien pu s'adapter à la cour de François I^{er}. Un brin hyperactif, son ton sec et caustique faisait en sorte qu'on ne discutait jamais ses ordres. Il avait l'air si sûr de lui que ses marins l'auraient suivi jusqu'au bout du monde.

En fait, ils le faisaient déjà.

— Je ne veux pas de bruit, pas un son, tant que les Espagnols ne se seront pas éloignés de la côte, chuchota-t-il à son second. Passez le mot ! Et que notre jeune espion en haut de la colline revienne le plus vite possible.

— Il est sur le chemin du retour, monsieur.

— Nous allons leur donner une longueur d'avance puis nous sortirons pour les suivre dans leur sillage. Quand ils nous verront, ils n'auront d'autre choix que de prendre le large. Il n'y a nulle part où toucher terre. Alors nous commencerons la poursuite.

— Bien monsieur.

Fleury jeta un coup d'œil à la ronde et ramassa ses drapeaux. Il brandit le bleu et l'agita longuement afin que tous le voient. C'était le signal pour entamer les préparatifs de départ. Tous ensemble, les navires hissèrent leur drapeau bleu aux trois soleils dorés.

AGRIPPA

Ceux qui osaient le traiter de pirate le regrettaient amèrement. Il y avait un monde de différence entre un pirate et un corsaire.

Le corsaire est un civil possédant un navire armé et autorisé, par une lettre de marque, à attaquer en temps de guerre tout navire d'un état ennemi. Les corsaires opèrent donc uniquement en temps de guerre et avec l'autorisation de leur gouvernement. Contrairement aux pirates qui eux, sont des bandits sur mer, qui n'agressent ou n'attaquent que pour leur propre compte.

— Monsieur ?

L'un des marins s'était approché de son capitaine, visiblement inquiet.

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai entendu dire que les conquistadors ont été extrêmement cruels avec les habitants de ces terres, monsieur.

— Raison de plus pour leur soutirer leur butin.

— On m'a rapporté, monsieur, que les hommes de Cortés ont enfermé un chef aztèque dans une vache qu'ils avaient apportée d'Espagne et qui était morte.

— Que me chantes-tu là, pardieu ?

— Ils auraient ouvert le ventre de la vache morte avant de l'éviscérer et d'y enfermer le pauvre sauvage. Ils auraient recousu le ventre de la vache en ne laissant dépasser que la tête du bougre.

— Mais Dieu tout-puissant, pour faire quoi ?

— Pour le torturer et le faire mourir ! En laissant ainsi l'animal mort au soleil avec le type dedans, les petits vers et les vermisseaux issus de la pourriture des chairs se sont

multipliés et ont commencé à dévorer tout cru le chef de tribu!

— Mais c'est répugnant par la foi du Bon Dieu!

— Sans parler de la maladie et de l'infection qui ont dû se mettre dans ses plaies. Paraît que l'inapprivoisé a mis douze jours à rendre l'âme.

— Bon ça va, j'en ai assez entendu, va reprendre ton poste!

Fleury fit la grimace en s'imaginant le sort cruel de l'individu. Mais peut-être que tout cela n'était que sornettes. Valait mieux se concentrer sur l'opération en cours.

De l'autre côté de la colline, la cloche dans la petite tour du phare de Veracruz se mit à sonner, signifiant le départ des galions espagnols.

Fleury agita le drapeau jaune pour faire lever les ancres.

La chasse allait commencer.



Le navire de Cortés fut le premier à quitter le port, suivit de près par les deux galions chargés d'or.

Tirés vers le large par un vent de côté qui mordait dans une partie de leur grément, ils s'éloignèrent lentement de la côte avant de virer à bâbord et de hisser haut les voiles du grand mât et du mât de misaine. L'accélération fut surprenante et immédiate. Le vent était beaucoup plus fort une fois éloigné de la côte.

Cortés respirait l'air marin avec un plaisir non dissimulé. Il aimait à se retrouver sur la mer par une journée aussi

AGRIPPA

splendide. Plus loin, la forêt luxuriante définissait le paysage aussi loin que le regard pouvait porter. Lorsque Doña Marina vint s'appuyer contre lui, le tableau fut complet.

Ils voguèrent ainsi pendant quelques heures. Ils continueraient de remonter le littoral jusqu'à ce qu'ils atteignent la rivière Tecolutla dans l'après-midi du lendemain. Arrivé là, le navire de Cortés jetterait l'ancre. Les deux galions, eux, prendraient le large en direction de Cuba. Utilisant le petit brigantin qu'il traînait en remorque, il prendrait avec lui les vingt-trois soldats qui l'accompagnaient pour remonter la rivière. Les marins resteraient à bord du vaisseau et attendraient leur retour.

Le conquistador ne savait pas s'il devait éprouver du soulagement ou de l'inquiétude. Bien que pour l'instant, rien ne semblât venir troubler le déroulement parfait de l'opération, il y avait toujours ce doute, cette hantise taraudante qui le prenait aux tripes, lorsqu'il était question de Baalbérith. Autant avait-il autrefois mis tous ses espoirs dans l'aide du démon, autant aujourd'hui le craignait-il comme la peste. Aussi, avait-il bien fait d'amener avec lui le père Aguilar, fort de ses puissantes prières.

Une cloche se mit à sonner avec une fureur qui n'annonçait rien de bon. Le son venait de loin derrière, probablement du troisième navire.

Cortés leva les yeux vers la vigie en haut du grand mât. Une nouvelle cloche sonna l'alerte. Puis ce fut le cri de l'homme en poste, lunette à la main, qui retentit partout sur le pont.

— Nous sommes pris en chasse ! Sept navires français !

Cortés courut vers le pont du gaillard d'arrière avec Doña Marina sur ses talons. Il saisit au passage la lunette d'approche de son second et l'étira au maximum avant d'y coller l'œil. Les pavillons bleus ornés de trois soleils d'or ne laissaient aucun doute quant à l'identité des poursuivants.

— Des corsaires...

Refermant la lunette d'un geste assez furieux pour en briser les lentilles, il se tourna lentement vers Doña Marina. Les veines de son cou et de son front enflèrent instantanément au point de faire reculer la jeune Indienne d'un pas. Cortés passa devant pour retourner sous le grand mât.

— Combien de temps? hurla-t-il de toute sa rage à la vigie.

— Ils sont loin, nous avons une bonne avance! Mais leurs cotres¹ sont plus rapides que nos navires! Demain matin, ils nous auront rejoints!

Cortés tourna la tête dans tous les sens, cherchant une solution immédiate. Mais elles étaient rares.

Un son discordant leur parvint de la cale. Un sifflement perçant et agressant. Le père Aguilar descendit tout de suite, antiphonaire sous le bras, encensoir et eau bénite en mains.

Lorsque Cortés se rendit enfin compte que tous les hommes le regardaient, il prit aussitôt sa décision. Sans toutefois savoir si elle serait la bonne.

— Je veux toute la voile disponible sur chacun des bateaux, je ne veux pas la moindre parcelle de vent perdue, je veux le

1. Voilier à un seul mât, avec grand-voile, foc et trinquette.

AGRIPPA

calcul extrapolé des distances avec le rivage parce que nous continuerons à avancer au maximum de vitesse pendant la nuit, même si le vent décline. Je veux que tous les artilleurs préparent canons et coulevrines et que le brigantin soit tiré le plus près possible au cas où il serait nécessaire d'y embarquer rapidement. Messieurs, préparez-vous au combat ! Nous avons un trésor à protéger ! Et calculez-moi immédiatement notre vitesse !

Ayant déjà anticipé la demande de Cortés, un vieux matelot courut vers l'arrière avec sa planchette lestée et son câble parsemé de nœuds pour prendre la vitesse du navire.

Le conquistador s'appuya au bastingage et fixa l'immensité de l'océan devant lui. Les sifflements provenant de la cale avaient cessé mais son inquiétude grandissait de plus en plus. C'était bien là la pire des choses qui pouvait lui arriver. Il se retrouvait pris en mer à sept contre quatre, bien que le petit brigantin ne soit pas armé, avec deux galions chargés d'un trésor inestimable. Sans compter que son rapport au roi Charles Quint et toutes les cartes géographiques mises à jour se trouvaient sur l'un des galions. Il n'avait nulle part où accoster et il était impossible de faire demi-tour. Il n'aurait d'autre choix que d'engager le combat. Il était hors de question que les Français mettent la main sur le trésor de Montezuma. Mais si les galions étaient coulés, le trésor serait quand même perdu.

Cortés frappa violemment le garde-corps en bois. Il était coincé.

L'idée d'ouvrir le livre noir enchaîné lui traversa l'esprit. Mais il la chassa d'emblée, convaincu que Baalbérith

se vengerait impitoyablement en donnant la victoire aux Français et en les envoyant, eux, tous par le fond. Non, le démon ne devait jamais être libéré sous aucun prétexte. Il trouverait Cortés et lui ferait payer cher son emprisonnement.

Il observait les hommes tracter le brigantin toujours à la remorque du navire. Demain, il y chargerait le coffre et y monterait avec une poignée d'hommes. S'il parvenait à atteindre la rivière. Avant, il s'occuperait des Français pour créer diversion. Quant aux galions, il leur suffirait de tourner brusquement à tribord en direction du large et d'y aller à grands coups de canons pour causer le plus de dommage possible dans la flotte normande.

Avec de la chance, ils poursuivraient leur route vers Cuba et y arriveraient avant d'être rattrapés.

Si bien sûr les corsaires français étaient encore en état de leur donner la chasse.



Jean Fleury se régalait de la panique qu'il venait de provoquer chez l'ennemi. Il était encore loin, mais ce n'était qu'une question d'heures avant que sa flotte ne le rattrape. Il élaborait son plan d'attaque, leur surnombre lui facilitant les choses. Ses lieutenants ainsi que les commandants de chacun des navires avaient rejoint la *Salamandre* un à un, par câble de transfert. Ils se pressaient autour de lui.

En moins de trente minutes, il leur exposa ses idées sur la tactique à employer dans le cas présent.

AGRIPPA

Fleury n'était pas homme à employer la force ou à tuer par plaisir. Sa mission était d'arraisonner les bateaux marchands des pays ennemis en temps de guerre et il le faisait très bien. Il préférait impressionner et agir avec prudence plutôt que de causer des pertes humaines et matérielles inutiles. La vie des marins était déjà bien assez difficile sans y ajouter blessures et souffrances.

Sauf qu'il ignorait que les deux galions suivant la caravelle et le petit brigantin étaient chargés à bloc d'or, d'argent et de pierres précieuses.

La capture s'avèrerait assez facile. Il continuerait de naviguer dans leur sillage afin de se tenir hors de l'axe de tir des canons. Deux galions de cette taille pouvaient bien posséder chacun de trente à quarante canons. Et ils ne suivraient pas la côte éternellement. La quantité d'hommes s'affairant sur les ponts montrait bien qu'ils s'apprêtaient à prendre le large pour rejoindre l'Espagne. Il n'aurait qu'à attendre qu'ils bifurquent vers la haute mer pour envoyer quatre navires leur couper la route. Avec un ou deux coups de semonce pour les convaincre, ils devraient se rendre. Le but était de récupérer intacts les deux gros galions et leur cargaison, quelle qu'elle soit. Il ferait transférer les marins sur la caravelle et le brigantin. Ils pourraient se débrouiller facilement pour retourner à terre.

— Lorsque demain le jour se lèvera, conclut-il, nous serons sûrement assez près d'eux. Il faudra que dès les premières lumières du jour, tous les hommes non nécessaires aux manœuvres restent couchés sur le pont pour qu'ils ne puissent pas évaluer notre nombre. Et il faudra que

les quatre navires qui iront intercepter les galions restent hors de portée de tir le temps de les dépasser et de revenir les prendre par-devant. Si jamais ils résistent et paraissent belliqueux – après tout, ce sont des Espagnols – tirez à la coulevrine pour démâter. Mais uniquement le mât de misaine ! Il faut ramener ces navires en Normandie !

— On ne fait pas de prisonniers, aucune rançon d'équipage ? demanda l'un des capitaines.

— Pas la peine, répondit Fleury. Nous sommes bien trop loin de notre port d'attache et des otages, en plus des vivres qu'ils nous coûteraient, risqueraient bien de nous causer des problèmes pendant un si long voyage. Contentons-nous des galions et de leur cargaison.

Alors que le jour déclinait, Fleury ordonna qu'aucune lanterne ne soit allumée durant la nuit et que le silence soit de mise. Il les prendrait par surprise et de vitesse.



Étendu sur une couchette dans sa cabine d'officier du gaillard d'arrière, Hernán Cortés attendait l'aube à travers les carreaux sales de la fenêtre. Il avait navigué de nuit tous feux éteints afin de ne pas être repéré par l'ennemi. Cette poursuite lui minait le moral, tout comme celui de Doña Marina qui le regardait en silence ronger son frein, assise dans un vieux fauteuil poussiéreux au siège à demi défoncé.

— Même si je ne te vois pas à cause de l'obscurité, dit-elle enfin en brisant le silence de son accent chantant, je suis certaine que tu as ce regard dur qui me fait peur.

AGRIPPA

— De quoi as-tu peur? De moi?

— De ce que tu vas faire...

— Je te ferai remarquer que je ne suis pas celui qui poursuit.

— Tu es celui qui conquiert.

— Je n'ai pas cherché la bataille à ces corsaires français. Et puis que font-ils ici aux abords de mon pays?

— Ton pays?

— Ils paieront pour leur arrogance.

Cortés avait volontairement ignoré la dernière remarque de Doña Marina.

— J'ai déjà vu trop de haine, trop d'horreurs se produire ici, répliqua cette dernière. J'ai l'impression que cela n'arrêtera jamais.

— La haine est le propre de l'homme depuis la chute d'Adam. Elle est partout, toujours. Comme le feu qui semble éteint, mais qui dort encore sous la cendre...

La jeune femme tourna la tête, se refusant à répondre à un si triste constat.

Cortés se leva en faisant craquer le bois de la couchette. Doña Marina le distingua dans les premières lueurs du jour. Le conquistador tira le petit matelas bourré de bouts de tissu et le jeta au sol.

— Il serait préférable que tu restes ici, lui suggéra-t-il, couchée au sol.

Puis il sortit de la cabine sans rien ajouter de plus. Doña Marina eut tout juste le temps d'entrevoir une ligne orangée sur l'horizon avant que la porte ne se referme.

Elle alla s'étendre sur le matelas et se mit à pleurer. Maudissant les hommes blancs.



Appuyé contre la rampe du gaillard d'arrière, Cortés scrutait le jour naissant de sa lunette d'approche. Au-delà du brigantin qu'il traînait en remorque et des deux galions qui le suivaient, les navires de poursuite des corsaires français apparurent plus près que prévu. Ils étaient lestes, agiles et gagnaient rapidement du terrain. Voguant de front, ils cachaient l'horizon comme une vague déferlante générée par un tsunami.

La veille, à la nuit tombée, Cortés avait ordonné que soient montées les plus petites couleuvrines jusqu'à la vigie des grands mâts de chacun des navires. Des poches de pierrailles avaient également été hissées pour servir de munitions. Les fines bouches à feu équipées d'un support en fer mobile avaient été fixées à la structure de la passerelle ronde formant la vigie tout autour du sommet des grands mâts. C'était de là que tomberait son attaque, comme la foudre du ciel, tel un indiscutable moyen de dissuasion.

Le soleil creva les flots pour inonder de lumière le jour nouveau.

Dans les vigies au haut des mâts, les hommes se tenaient cachés avec leurs couleuvrines pour ne pas être repérés par les corsaires. Sur le pont, les marins s'activaient à la

AGRIPPA

manipulation des voiles afin d'aller chercher le plus de vent possible et une vitesse maximale.

La chasse se poursuivit tout l'avant-midi. Seul le roulement des vagues contre le flanc des navires venait briser le silence et le sérieux que les marins et les hommes d'armes s'étaient naturellement imposés.

Le cri de Díaz del Castillo fit tourner toutes les têtes. Cortés accourut à la proue du navire où se tenait le chroniqueur et soldat qui lui tendit la lunette.

— Regardez, lui dit-il en pointant du doigt, nous y sommes presque ! C'est là ! La grande rivière Tecolutla !

— Oui, fit Cortés, tu as raison, je vois l'embouchure de la rivière. Nous pouvons y être dans une heure.

Ils se tournèrent ensemble pour apercevoir les mâts des vaisseaux corsaires au-dessus du gaillard d'arrière.

— Ils sont presque sur nous, constata del Castillo, ils ne nous laisseront pas le choix. Nous devons engager le combat. Mais Dieu nous garde, nous sommes à trois contre sept.

Cortés, qui ne jurait jamais, regarda del Castillo droit dans les yeux. Le chroniqueur vit se gonfler cette veine sur son front qui traduisait toujours la colère de leur capitaine.

— Ce ne sera pas la première fois, dit enfin Cortés. Et à ce que je sache, nous sommes encore en vie. Et je combattrai jusqu'à mon dernier souffle.

— Bien monsieur...

Une première salve retentit en provenance des navires français. La décharge presque simultanée des canons des

sept navires manqua délibérément ses cibles. Il ne s'agissait là que de coups de semonce destinés à impressionner les navires pris en chasse afin de les pousser à se rendre sans combat.

— Tout le monde à son poste ! hurla Cortés en postillonnant jusqu'à la figure de del Castillo.

Puis il lui tendit la main.

— Ce fut un plaisir.



Les magnifiques drapeaux bleus ornés de trois soleils d'or battaient au vent en un claquement rassurant. Le vent étant le moteur puissant des bateaux de Jean Fleury, il était donc son meilleur allié.

La salve de sept coups de canon avait pourtant été convaincante. Le corsaire avait déjà arraisonné des navires avec bien moins que ça. Mais rien n'avait changé dans le comportement des Espagnols. Aucun pavillon blanc annonçant la reddition, aucun signal, rien.

Il n'y eut que le clair tintement d'une cloche porté par le vent jusqu'à ses oreilles.

Fleury étira d'un geste sec la lunette d'approche en laiton qui lui permettait tant de fois par jour de scruter l'horizon en quête de butin.

Les deux galions de queue de la flotte espagnole virèrent à tribord pour fuir la côte et se diriger vers le large. Les marins s'affairaient en de vives manœuvres sur le pont afin de placer les voiles plein vent pour prendre de la vitesse. Il était clair

AGRIPPA

dans l'esprit de Fleury que ces deux galions allaient tenter de rallier Cuba. Une course-poursuite s'avèrerait nécessaire et tant mieux. Il adorait.

Toutefois, le navire de tête traînant le brigantin continuait sa route en remontant la côte vers le nord. Le corsaire avait beau chercher, il n'arrivait pas à comprendre pourquoi les Espagnols se séparaient ainsi plutôt que de faire front commun pour assurer une défense efficace. Ils cachaient quelque chose et quoi que ce fût, il allait le leur prendre.

Sans perdre de temps, Fleury donna le signal pour engager la poursuite.

Les quatre vaisseaux sur sa droite prirent à leur tour la direction du large et filèrent toutes voiles dehors pour intercepter les galions. Bien que hors de portée, ceux-ci commencèrent néanmoins à tirer dans la direction des corsaires, question de les tenir à distance. Les boulets tombant dans l'océan produisaient une gerbe d'écume et d'eau qui s'élevait sur plusieurs pieds.

— Laissons-les courir au large, intervint Fleury, nos hommes les rattraperont plus loin. Occupons-nous plutôt du vaisseau de tête. Je ne sais pas ce qu'ils fabriquent mais j'ai bien l'intention de le découvrir.

Déçu de se voir contraint de ne pas participer à la course aux galions, le capitaine corsaire accola son œil à la lentille de sa lunette pour observer le navire espagnol qui traînait un petit brigantin.

Mais où est-ce qu'ils vont comme ça...

Libéré des deux autres galions qui jusque-là lui avaient caché la vue sur le navire de tête, Fleury put tout à loisir

l'examiner. Au même moment, des hommes retirèrent une passerelle et le brigantin se libéra de l'entrave qui le retenait au navire de tête pour hisser grand ses voiles. Sur son pont, un homme l'épiait lui aussi de sa lunette d'approche.

— Nom de Dieu! s'écria Fleury en abaissant sa lunette. C'est Hernán Cortés!

Les deux hommes s'étaient en effet frottés à deux reprises par le passé, au large des côtes de l'île d'Hispaniola.

— Ça doit bien faire quatre ans que je n'ai pas vu cet enfant de salaud! reprit-il, excité de faire encore la chasse au conquistador.

Fleury donna l'ordre d'envoyer le signal aux deux autres navires l'accompagnant de se ranger derrière lui. Les trois vaisseaux corsaires resteraient ainsi dans le sillage du navire de Cortés afin d'éviter les tirs de canon. Tirs qui ne venaient toujours pas.

De son canon avant, Fleury fit envoyer un nouveau coup de semonce très précis, qui tomba dans l'eau juste entre le brigantin et le bateau des Espagnols. Il prit le temps de lorgner au loin pour voir ses quatre autres bâtiments engager le combat à grands tirs avec les galions fuyards. À quatre contre deux, ce n'était qu'une question de temps pour que les Espagnols soient démâtés et qu'ils se rendent plutôt que de périr.

Alors que le brigantin dépassait le navire espagnol qui l'avait traîné à sa suite, Cortés envoya de la main, de grands saluts à son poursuivant. Fleury, grimpé à l'avant de la *Salamandre* telle une figure de proue, l'envoya au diable.

AGRIPPA

Les deux capitaines restèrent ainsi quelques secondes à s'observer. Une détermination tout aussi vivace les animait, l'un comme l'autre.

Puis le brigantin disparut, caché devant le gros navire espagnol.

Le Français descendit de son perchoir et sauta sur le pont. Il était convaincu que l'autre ne se rendrait pas.



Contrairement à un navire de franc-tillac, qui possède un pont de même niveau sur toute sa longueur, le gaillard d'arrière du navire espagnol, superstructure qui s'étendait sur toute sa largeur, empêchait Fleury de voir ce qui se passait sur le pont. En plus de renfermer les cabines des officiers, le gaillard comprenait un second étage, la dunette, qui permettait d'avoir une vue complète sur le pont du bateau. S'y trouvait également la salle de commande, où deux quartiers-mâîtres œuvraient en permanence pour tenir la barre et conduire le bâtiment.

Cortés, accompagné de Doña Marina et d'une poignée de soldats, prit la barre du brigantin. Tous les hommes d'armes se tenaient arquebuse ou arbalète en main, parés à toute éventualité. Une fois arrivé devant la rivière, il barra à bâbord pour faire virer le petit bateau alors que les matelots gardaient le tirant de la voilure dans le vent. Le brigantin s'engagea dans l'embouchure de la rivière Tecolutla au maximum de sa vitesse, luttant aisément contre le faible courant qui amenait l'eau vers la mer.

Le petit équipage s'engouffra dans la jungle luxuriante, par cette route dégagée que lui offrait la grande rivière.

À bord du navire espagnol, le premier quartier-maître appliqua les ordres de Cortés. Il donna l'ordre de modifier la voilure afin de ralentir l'allure et de venir bloquer l'accès à la rivière.

De retour à la proue de la *Salamandre*, Fleury hésitait toujours.

Il avait vu le brigantin emprunter la large rivière et maintenant voilà que le vaisseau amiral jetait les voiles. Il regarda derrière lui pour voir tous ses hommes parés à l'abordage. Il fit malgré tout signe au barreur d'attendre encore avant de lancer une manœuvre de dépassement. Quelque chose lui disait de rester dans le sillage du gros navire jusqu'à la dernière minute.

S'il y avait le moindre objet de valeur transporté par les Espagnols, ils l'avaient sans aucun doute chargé sur le brigantin. Ou alors, il se trouvait sur les deux autres galions qui fuyaient vers Cuba.

Quoi qu'il en soit, le tirant d'eau de la *Salamandre* lui interdisait de s'engager dans la rivière. Sa quille toucherait le fond et le navire s'échouerait dans l'embouchure. Le brigantin de Cortés venait de lui échapper et il était à peu près certain qu'il ne trouverait rien sur le vaisseau amiral.

Alors que la *Salamandre* arrivait quasiment à la hauteur du gros navire espagnol, les voiles de ce dernier basculèrent de côté, dégagant du coup les vigies en haut des mâts, où les hommes équipés de leurs couleuvrines attendaient patiemment cachés au fond des nacelles.

AGRIPPA

Les corsaires se rapprochèrent encore, jusqu'à se trouver à moins d'une encablure des Espagnols. Lorsqu'il les jugea à bonne distance, le quartier-maître dans la dunette, qui avait également vue sur l'arrière du navire, sonna la cloche à toute volée.

Les hommes cachés au haut des mâts surgirent soudain et enfoncèrent le support mobile des coulevrines dans les pivots fixés aux nacelles de vigie.

Les cris attirèrent l'attention de Fleury qui, placé à la proue de son navire, leva les yeux vers le ciel avant que ceux-ci ne s'agrandissent de terreur.

Sautant à bas de sa position à la naissance du beaupré¹, le corsaire cria à ses hommes de se jeter au sol. Lui-même eut tout juste le temps de se lancer par-dessus un empilement de cordages et d'outillages avant que ne se déchaînent les coulevrines.

Deux tirs de mitraille fauchèrent ensemble le pont du navire français, abattant les hommes au sol et jetant à la mer par-dessus le bastingage certains de ceux encore debout. Les morceaux de bois pulvérisés par la violence des impacts volèrent dans les airs, se mêlant aux morceaux de chair humaine et aux membres arrachés. Des barils contenant les rations d'eau ou de viande salée furent éventrés, des cordages et des étais furent sectionnés, jetant à bas les focs avant. Les rafales de pierres et de bouts de métal avaient été dévastatrices. Et tout cela n'avait pas duré quinze secondes.

1. Le mât de beaupré se trouve à la proue d'un navire et est incliné vers l'avant. Le beaupré a habituellement le même diamètre que le grand mât, mais le tiers de sa longueur.

Le capitaine du second navire corsaire qui suivait de près la *Salamandre* obliqua à tribord pour effectuer un dépassement. Le bateau de Fleury lui servirait un moment d'écran, le temps de remonter jusqu'aux Espagnols pour tenter une manœuvre d'abordage.

Jean Fleury se releva péniblement, une main derrière la tête, mettant le pied sans s'en rendre compte sur son chapeau à plume.

Fou de rage, il fit volte-face pour crier ses ordres au quartier-maître. Ce ne fut que pour constater que ce dernier avait perdu la tête et toute une épaule, fauché par la mitraille. Tombé sur la roue, il bascula lentement sur la droite, faisant virer la *Salamandre* sur tribord.

Là où justement s'amenait le second bateau corsaire.

Fleury courut de toutes ses forces vers l'arrière de son navire, sautant par-dessus les débris et les cadavres, glissant dans le sang et l'eau répandus sur le pont. Il voyait sur sa droite se rapprocher dangereusement le navire de ses collègues qui ne comprenaient visiblement pas sa manœuvre. Arrivé à la barre, il poussa violemment le corps du pauvre quartier-maître qui s'effondra lourdement sur le pont. Rame-nant nerveusement la barre, il évita de peu le contact avec cet autre navire qui venait lui prêter main-forte.

Sa prise de position fut immédiate. Pareille attitude allait carrément à l'encontre des règles générales de la guerre. Le but était de s'emparer de la cargaison du navire, non pas de tuer à tout va.

Il savait qu'il ne lui restait que peu de temps avant qu'un second tir de mitraille ne vienne à nouveau faucher le

AGRIPPA

pont. Deux hommes d'armes habitués à la pression des combats mettaient environ deux minutes et demie à recharger une coulevrine pour la mitraille. Cortés avait sûrement envoyé là-haut le mousse ou le cuisinier pour cette triste besogne, afin de garder tous ses soldats sur le pont en cas d'abordage. Ce qui lui donnait au moins cinq minutes pour agir.

Il hurla à s'en arracher la gorge.

— Que tout le monde se prépare à l'abordage ! Et préparez les grappins ! Je vais enfourcher ce salaud avec le mât de beaupré !

L'approche de la *Salamandre* dut faire son effet car les hommes qui rechargeaient les couleuvrines en haut des mâts se mirent à crier pour avertir les marins sur le pont. Pour parer au choc, les corsaires se couchèrent par terre. Fleury s'agrippa à la roue et dirigea son beaupré droit dans le gaillard d'arrière du vaisseau espagnol. En engageant ainsi de bout en bout les deux navires, il comptait surprendre les Espagnols au point de permettre au second navire corsaire, rapide et bien manœuvrant, de les aborder par le côté.

Le choc fut moins violent que prévu par Fleury. Le beaupré s'enfonça jusqu'à moitié à travers le gaillard d'arrière, détruisant la salle des officiers et faisant s'effondrer la dunette juste au-dessus. Lorsque tout s'immobilisa, il donna le signal aux artilleurs des deux canons avant.

— Feu !

Les deux coups de canon retentirent ensemble pour défoncer ce qui restait du gaillard d'arrière qui s'écrasa sur

lui-même, et chuta partiellement dans l'océan, ouvrant la voie au pont du vaisseau espagnol.

— À l'abordage! lança Fleury en tirant son sabre de son fourreau et en s'élançant vers l'avant de la *Salamandre*. Ses hommes le suivirent sous les coups de canon du second navire corsaire qui faisait le ménage sur le pont espagnol. Après une courte lutte, les hommes de Cortés se rendirent, écrasés par la réplique fulgurante et inhabituelle des Français. Fleury s'avança au bord du bastingage et regarda du côté de la Tecolutla qui venait se jeter dans l'océan. Le brigantin s'éloignait et s'apprêtait à disparaître derrière le premier virage de la rivière. Le Français tira sa lunette de sa poche de veste et l'ouvrit avant de la coller à son œil. Sur le pont du brigantin, Cortés frappait de son poing ganté le bastingage en bois. Habité par la rage et la colère, il se maîtrisait difficilement.

Jean Fleury referma sa lunette et la laissa tomber dans sa poche. Il se passa la main dans les cheveux pour aussitôt se rendre compte qu'il avait perdu son chapeau.

Quelle idée il avait eu de venir frayer le long des côtes du Mexique pour surprendre l'ennemi! Ses compagnons avaient tout d'abord été réticents mais il s'était montré convaincant. La prise des galions serait certes intéressante. Quant à ce qui restait du présent navire, ça ne valait rien. Il ferait embarquer les prisonniers dans les barques afin qu'ils puissent retourner sur la plage puis il le coulerait.

Il sourit.

S'il avait su qu'un peu plus tard, ses quatre navires de poursuite allaient intercepter et arraisonner avant Cuba

AGRIPPA

les deux galions espagnols aux cales chargées du trésor de Montezuma, il aurait ri à s'en frapper les cuisses.



Cortés était inconsolable. Malgré la rage, vite supplantée par un désespoir froid et immense, il s'était abstenu de proférer la moindre parole déplacée.

Il en voulait à mort aux corsaires français et s'en voulait tout autant d'avoir été ainsi piégé sur son propre terrain. Le trésor de Montezuma était perdu, c'était certain. Peu importait l'issue. Qu'il soit aux mains des Français ou coulé par le fond, le résultat était le même. Le roi d'Espagne, Charles Quint, attendait de lui des richesses qui ne viendraient jamais. De plus, ses lettres au roi, le rapport de ses conquêtes, ainsi que les cartes géographiques du pays qu'il avait tracées de sa main, tout cela était perdu. C'était la disgrâce. Le roi le dépouillerait de son titre de gouverneur.

Et au milieu du coffre cadénassé reposant à ses pieds, il y avait un démon qui devait rire dans sa barbe.

Cortés arrêta un instant de se tourmenter intérieurement pour se poser la question.

Baalbéritth aurait-il été capable de lui causer pareil malheur? Le conquistador savait que malgré l'emprisonnement, il était possible au démon du livre occulte d'avoir une certaine influence, quoique limitée, sur des éléments du monde extérieur. D'apparaître en songe et de livrer des messages.

Aurait-il été capable d'informer les corsaires sur les plans de Cortés? Le sable béni malaxé à l'eau bénite qui emplissait le coffre aurait-il pu l'en empêcher?

Les questions resteraient sans réponse. Le mal était fait et bien fait.

Baalbérith n'apparaissait que quand bon lui semblait, selon son goût de la trahison ou de l'hypocrisie. Il aimait voir souffrir les hommes, quels qu'ils soient. Il était fou de penser qu'il puisse prendre parti.

Doña Marina entoura de son bras les épaules de Cortés. À le voir ainsi désarmé et sans son armure noire ornée de dorures, l'homme semblait presque normal. Il avait simplement l'air d'un homme qu'il était possible d'aimer, de consoler et qui était capable de le rendre en retour. Un homme qui n'était pas un conquérant mais qui pouvait se laisser conquérir.

Cortés se secoua pour chasser cette torpeur qui était en train d'envahir tout son être. Au diable la disgrâce! Il n'en était pas encore là. Pour l'heure, il lui fallait se débarrasser du livre maudit à l'endroit indiqué par Doña Marina.

Il se tourna vers elle et l'embrassa doucement. Sur le visage de Cortés, toute trace de découragement avait de nouveau cédé la place à la détermination.

— Une fois le livre maudit enfermé dans le temple vers lequel tu nous conduiras, lui dit-il, nous dresserons de nouvelles cartes et lancerons de nouvelles campagnes d'exploration. Ensuite, nous irons en Espagne faire part au roi du monde qui s'offre à lui et nous le convaincrions de nous

AGRIPPA

donner les moyens d'en prendre possession. Je te demande de m'accompagner dans cette aventure. Seras-tu à mes côtés? J'ai besoin de toi.

Les larmes roulèrent sur les joues de la belle Indienne. Mais son visage ne trahit pas la moindre faiblesse.

— Je te suivrai jusque-là où le monde s'arrête, si tu as besoin de moi. Ne le sais-tu pas?

— Si, je le sais. J'avais juste envie de te l'entendre dire...

Le brigantin à fond plat glissait sur le cours d'eau dans un silence paisible. Un caressant vent d'arrière venait gonfler sa voile pour l'aider à remonter la rivière. De temps à autre, un claquement de la toile se faisait entendre pour faire suite à une bourrasque. Les cris de la forêt leur parvenaient tout autour, la faisant apparaître comme un organisme vivant en train de les avaler. Des groupes entiers d'oiseaux se reposant sur les arbres séculaires s'élevaient vers le ciel à leur passage, dans une cacophonie discordante. Dans l'eau claire et limpide, de petits bancs de poissons fuyaient l'avant du bateau.

Cortés semblait hypnotisé par l'ensemble de ces mouvements convergents qui liaient l'homme et la nature. Il posa de nouveau les yeux sur le coffre renfermant le livre maudit et comprit que ce qui le composait ne pouvait s'harmoniser au monde ou à la nature. Les forces noires qui régissaient le livre à travers la méchanceté de son démon gardien étaient brutales, indomptables, insidieuses et redoutables. Rien en soit qui ne pût exister en harmonie avec les hommes et leur environnement. Ce qui manquait, il fallait le gagner par sa propre volonté et son propre labeur. Tout se bâtissait et se

détruisait par l'homme et par la volonté de Dieu. Ce que Cortés avait fait en usant du livre le terrifiait. La disgrâce potentielle venant du roi d'Espagne n'était rien comparé au jugement divin. Il brûlerait probablement en enfer pour l'éternité et même après. Ce qu'il avait fait ne trouverait aucun pardon aux yeux de Dieu. La seule personne au monde qui pût encore lui pardonner d'être ce qu'il était restait Doña Marina.

— Je te demande pardon, lui dit-il dans un souffle alors qu'il la tenait toujours dans ses bras.

La jeune Indienne s'écarta pour aller à la rencontre de ses yeux.

— De quoi devrais-je te pardonner ?

— D'être ce que je suis. D'avoir fait ce que j'ai fait. D'avoir risqué ta vie.

— Tu as écouté ta raison bien plus que ton cœur. Est-ce que je devrais t'en vouloir pour cela ? N'eût été de toi, je serais morte depuis longtemps. Tu m'as donné la vie, une raison d'exister et le pouvoir d'aimer. C'est bien plus que je n'aurais pu oser espérer dans un monde comme le mien.

Cortés se passa les mains dans les cheveux. Il connaissait un moment de déroute. Moment rare dans la vie d'un homme tel que lui. Il prenait conscience de la réalité et du chemin parcouru. En y regardant froidement, c'était pure folie.

— De quel droit ai-je pu m'approprier la vie des hommes qui m'ont accompagné depuis le début ? dit-il, contrit. Comment ai-je pu décider de leur sort dans cette quête éperdue de richesse et de pouvoir ?

AGRIPPA

— Ils t'ont suivi de leur plein gré, l'interrompit Doña Marina, tu n'as rien à te reprocher. Viens avec moi à l'avant. Tu vois la courbure de la rivière là-bas ? De l'autre côté, nous arriverons aux ruines de la cité perdue de El Tajín.

Cortés se laissa entraîner sans grand enthousiasme. Il était dépassé, hors de portée. Lorsqu'il atteignit la proue du brigantin et qu'il sentit les bras de Doña Marina enserrer sa taille, les choses lui apparurent tout à coup moins sombres. Le vent doux lui caressait le visage et une femme exotique l'aimait sans condition. Il se tourna pour jeter un coup d'œil au coffre renfermant le livre noir qui gisait sur le pont à quelques pas. Il se demanda un instant s'il n'avait pas subi son influence au cours des minutes précédentes. Pourtant, il y avait bien de quoi être inquiet. À moins d'un miracle, le trésor de Montezuma était perdu et le roi d'Espagne serait fou de rage. Mais quand même pas au point de le faire arrêter. Après tout, les attaques corsaires étaient imprévisibles et monnaie courante dans l'Atlantique.

Le brigantin négocia habilement la courbe de la rivière, piloté de façon expérimentée par le barreur, suivi de près par le voilier, qui avait fait basculer la voile latine afin d'en bien garder la chute arrière sous le vent.

Lorsqu'ils eurent amorcé le virage, un spectacle majestueux s'offrit à eux. Cortés en écarquilla les yeux alors que les hommes d'armes se pressaient derrière lui. Un sourire éclatant illumina le beau visage de Doña Marina.

— El Tajín ! s'écria-t-elle en pointant du doigt les ruines qui s'étendaient de part et d'autre de la rivière.

Cortés se signa, imité de tous ses hommes.

La majesté du lieu était incontestable. Bien qu'à demi envahis par la jungle, les nombreux édifices à colonnes, temples, pyramides, sculptures et monuments rayonnaient de l'ingéniosité de leurs bâtisseurs. Il y avait là tant de pierres et tant de travail que Cortés en fut fasciné. Devinant les questions qui se pressaient dans son esprit, Doña Marina expliqua avec son accent délicieux, tout ce qu'elle en savait.

— Mon grand-père m'a raconté que cette cité avait été abandonnée voilà près de quatre cents ans, commença-t-elle, et personne ne peut exactement dire qui en furent les bâtisseurs. Peut-être une civilisation ancienne appelée les Totonagues. Mais personne n'en est sûr. C'est une guerre qui aurait causé sa perte.

Encouragée par l'attention que les hommes lui portaient, elle continua.

— Il y a sur ce site plusieurs sculptures et gravures très étranges que l'on ne peut comprendre. Elles représentent des hommes et des animaux que nous n'avons jamais vus et des écritures oubliées.

— Vous êtes tous des hommes de confiance, la coupa Cortés, et vous savez ce qui nous amène en ce lieu. Nos victoires en ce pays furent nombreuses mais nous connûmes aussi de lourdes pertes. J'en prends aujourd'hui le blâme entier car l'utilisation du livre magique fut ma seule décision. Et ce fut une erreur. Car il n'est nul besoin aux soldats espagnols d'user de magie occulte pour vaincre leurs ennemis. Je vous demande pardon mes amis, ainsi qu'à tous nos compagnons disparus, de vous avoir entraînés dans

AGRIPPA

cette histoire et je souhaite qu'avant la fin de ce jour, nous puissions repartir d'ici avec l'esprit tranquille et ce coffre en moins.

— Voyez! C'est là! intervint Doña Marina. La pyramide des niches!

Le magnifique bâtiment leur apparut, partiellement caché par les lianes et les palmiers.

— Quelle merveille! s'écria Cortés, je n'ai jamais rien vu de tel! Elle doit bien faire quinze toises!¹

— Voyez toutes ces niches qui la composent sur ses six étages, poursuivit Doña Marina, elle en possède trois cent soixante-cinq! Autant que les jours dans une année!

— Où pourrons-nous jeter l'ancre? demanda le conquistador à la jeune femme.

— Juste là, pointa-t-elle de nouveau.

Un ancien quai en pierre aménagé à même le lit de la rivière s'étendait sur une distance suffisamment longue pour laisser croire qu'il avait autrefois servi à décharger les barques de transport. La voile fut tirée puis attachée au mât alors que le barreur serrait sur le quai. Les marins jetèrent les quilles de bois sur le côté du navire et lorsque celui-ci fit contact avec le muret en pierre, ils sautèrent avec des câbles qu'ils enroulèrent autour d'anciens piliers pour immobiliser l'embarcation.

Cortés débarqua à son tour sur le quai, subjugué par ce décor immuable de pierres et de végétation luxuriante tout droit sorti d'un conte.

1. La toise dite « des maçons » en vigueur avant 1667 faisait exactement 1,96 mètre de long, ou six pieds et demi.

— Je veux que deux hommes d'armes restent avec les marins sur le brigantin, ordonna-t-il. Gardez arquebuses et arbalètes chargées et préparez-vous au départ. Soyez prêts à toute éventualité.

— Ça me semble bien tranquille pourtant, constata le fidèle lieutenant de Cortés, Pedro de Alvarado.

— Il faut se méfier des eaux dormantes, répliqua le conquistador. De plus, il vaut mieux être prêt que d'avoir des regrets.

Avec Doña Marina à ses côtés, Hernán Cortés, vêtu de son armure détériorée et coiffé d'un morion piqueté de rouille, s'avança entre les ruines de la cité oubliée que les Indiens appelaient *El Tajín*, «le lieu du tonnerre». À sa suite, tablette en main, le chroniqueur et soldat Díaz del Castillo, le prêtre et interprète Gerónimo de Aguilar, dix-sept arquebusiers, un artilleur et deux fantassins portant le coffre qui contenait le livre d'Agrippa. Fermant la marche et surveillant leurs arrières, le géant Pedro de Alvarado tenait tête baissée sa puissante arbalète au bois sombre décoré d'incrustations en argent.

Une fois parvenue à une grande place où les arbres n'avaient pas poussé du fait de son dallage en pierre, la petite troupe s'arrêta pour contempler ce spectacle unique. C'était un monde perdu, oublié par le temps et les hommes. Pour la première fois, Cortés et ses hommes se retrouvaient au cœur de quelque chose d'encore plus ancien que tout ce qu'ils avaient pu admirer sur ce continent. Tout autour, les constructions massives reposaient en silence, comme endormies. Quatre énormes têtes monolithes ayant la

AGRIPPA

hauteur d'un homme étaient posées aux quatre coins de la place pour indiquer les quatre points cardinaux. Des pyramides recouvertes de végétation, des statues encore debout noircies par l'humidité, des colonnades effondrées sous le poids de leur entablement et des murs ornementaux surmontés de frises sculptées, tout cela donnait l'impression de les entraîner dans un rêve troublant. C'est Doña Marina qui les tira finalement de leur rêverie.

— Par ici, proposa-t-elle, prenons cette avenue. Je me souviens que la grande pyramide des niches se trouve dans cette direction.

Suivant la jeune femme, ils traversèrent la grande place pour emprunter l'avenue désignée. Enjambant les encombrements et se frayant par endroits un chemin à coups d'épée, ils rejoignirent une nouvelle place, plus petite celle-là, ceinturée de quatre imposants bâtiments. Sur leur gauche, se trouvait sans contredit le plus impressionnant de ceux-ci : la grande pyramide des niches.

Cortés en resta sans voix, admirant le travail architectural qu'avait dû demander pareille construction. Bien qu'abîmée, la haute structure avec ses six étages était un exemple saisissant du savoir-faire des architectes de cette civilisation disparue. Un escalier monumental grimpait jusqu'à son sommet.

— Il est possible d'entrer dans la pyramide par le haut en gravissant cet escalier, expliqua Doña Marina, et de descendre à travers diverses salles jusqu'à sa base.

— Alors, c'est là que nous déposerons le coffre, décida Cortés. Je veux que les arquebusiers prennent position tout

autour de la pyramide et montent la garde jusqu'à ce que nous soyons ressortis. S'il y a quoi que ce soit d'anormal qui se passe ici, avertissez-nous d'un coup de feu. Nous l'entendrons de l'intérieur. L'artilleur, tu viens avec nous. Pedro, tu resteras ici avec eux.

— *Si señor capitán.*

Ils se mirent en route pour rejoindre la pyramide et entreprirent de gravir le grand escalier qui les conduirait au sommet. À mesure qu'ils montaient, ils pouvaient voir les arquebusiers encercler le bâtiment afin d'assurer leur protection. À mi-chemin, le prêtre Gerónimo de Aguilar attira leur attention.

— Quand vous parliez de quelque chose d'anormal, intervint-il, est-ce qu'une femme blonde à la peau blanche se tenant debout sur un rocher entrant dans vos critères ?

Ils s'arrêtèrent aussitôt pour suivre le regard du prêtre. Au loin, une grande femme au teint clair et à la longue chevelure blonde, revêtue d'une tunique blanc immaculé, les observait intensément.

S'ils pouvaient la voir, c'était uniquement à cause de la hauteur qu'ils avaient atteinte en gravissant l'escalier. Il était évident que les soldats restés au niveau du sol ne pouvaient l'apercevoir.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? maugréa Cortés.

— C'est une prêtresse tezcatlipoca, répondit Doña Marina avec un léger tremblement dans la voix.

— Une consœur, commenta Aguilar, intéressant.

— Les prêtresses tezcatlipocas sont les gardiennes de la mémoire. Elles proviennent d'une cité cachée plus au nord

AGRIPPA

dont les habitants ont la peau claire, tout comme vous. On dit qu'ils sont les descendants directs des dieux.

— Bien évidemment, fit Cortés agacé. Mais pour l'instant, il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Si elle ne fait que nous observer, je n'y vois aucun inconvénient.

— Et en voilà une deuxième, constata Aguilar toujours à l'affût, regardez là-bas.

— Je ne vois pas ce que deux femmes pourraient faire contre nous, affirma Cortés. Continuons à monter, allons !

Lorsqu'ils eurent enfin gravi les cent vingt-cinq marches de l'escalier – Díaz del Castillo les avait comptées afin de l'inscrire dans ses chroniques –, ils se retrouvèrent sur une plateforme qui entourait le sixième degré de la pyramide. Fatigués, ils s'octroyèrent un moment de répit. Les deux hommes qui portaient le coffre le déposèrent à leurs pieds, soulagés d'être arrivés au sommet. Le poids du sable à l'intérieur le rendait plus lourd à transporter.

L'accès à la pyramide se trouvait là, ouvert sur un monde noir et sans vie. Un portail sculpté de bas-reliefs étranges suggérait l'importance du lieu, et les restes de ce qui avait autrefois dû être une double porte jonchaient l'entrée.

Sans perdre une minute, Cortés ordonna à l'artilleur d'installer une charge capable de faire s'effondrer sur lui-même le toit de la pyramide. Il serait après coup impossible d'y pénétrer, l'unique entrée se trouvant bloquée pour toujours. L'homme se mit au travail sans tarder, en commençant par retirer le couvercle de la petite boîte en bois qu'il transportait pour en révéler son contenu. Les autres s'éloignèrent

instinctivement, craintifs de ce mystère pouvant dégager autant d'énergie. Sûr de lui, l'artilleur s'activa à préparer deux mélanges enveloppés dans lesquels il insérerait une mèche d'allumage. Le toit en pierre serait facile à miner. Une combustion lente serait suffisante et produirait un travail propre sans trop faire de dégâts. Trente pour cent de charbon, trente pour cent de soufre et quarante pour cent de salpêtre. Un petit mélange sans violence qui scellerait définitivement l'entrée de cette pyramide.

Aguilar déballa les torches qu'il avait apportées et qui étaient enroulées dans une toile. Il en appuya une contre le mur et sortit son briquet et sa pierre à silex pour y mettre le feu.

— Eh le prêtre, fit l'artilleur, ça vous dirait d'aller faire ça ailleurs? Vous voulez nous faire tous sauter avec une étincelle perdue?

— Oui... ou plutôt non... Je vais aller à l'intérieur, à l'abri du vent, ce sera plus prudent...

— Faites donc ça.

Aguilar traversa l'entrée de la pyramide sous le regard chargé de reproches de Cortés et descendit quelques marches encore dans la lumière. Là, il battit son briquet contre la pierre et fit jaillir des étincelles qui enflammèrent la torche. Il descendit encore trois ou quatre marches, mais l'escalier se perdait dans les ténèbres en descendant au cœur de la pyramide. Un frisson lui parcourut l'échine et il coinça le manche de la torche dans une fissure ouverte entre deux blocs en pierre, avant de rapidement remonter.

AGRIPPA

De là-haut, la vue sur la cité perdue était splendide. Il était possible d'en constater toute l'étendue, malgré les arbres et la dense végétation qui l'envahissaient. En faisant un tour d'horizon, Cortés remarqua que les prêtresses à la robe blanche étaient maintenant au nombre de quatre, plantées comme des statues en différents endroits du site. Lorsqu'il se tourna vers Doña Marina, il croisa son regard affolé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il à voix basse.

— Dans la situation actuelle, je crois que l'on peut considérer comme un mauvais présage d'être ainsi surveillés par les descendants des dieux.

— Allons, ne sois pas superstitieuse, répondit Cortés en vérifiant distraitemment les sangles et les boucles retenant son armure noire, ce ne sont que des croyances païennes sans importance. J'ai confiance que Dieu, dans son infinie sagesse, a compris mes desseins et mon vœu de me débarrasser du livre noir. Ces quatre femmes ne font que nous observer...

— Les années que tu as passées ici ne t'ont pas tout appris sur ce pays, le coupa-t-elle. Bien des mystères restent encore voilés à ton regard. Si les prêtresses sont ici, c'est parce que nous violons le sanctuaire qu'elles gardent.

— Mais pourquoi ne m'as-tu pas averti ?

— Parce que je n'en savais rien !

— Y a-t-il autre chose que je devrais savoir ?

— Les prêtresses ne sortent jamais seules...

— Je ne vois personne d'autre. Le terrain semble désert.

— Elles ne sont pas seules, ne t'y trompe pas. Les descendants des dieux sont épaulés par une garde ancestrale qui

veille à les protéger, car ils sont les gardiens de la mémoire. Et cette cité antique fait partie de la mémoire. S'ils nous perçoivent comme des envahisseurs, ils la défendront.

— Et tu connais cette garde d'élite qui les protège?

— On les appelle les hommes-jaguars. Mais je ne les ai jamais vus.

— Les hommes-jaguars... encore une histoire à endormir une barre de fer! Pas étonnant que tu ne les aies jamais vus...

Un son caverneux, vibrant et continu retentit soudain.

Au sommet de la pyramide, Cortés et ses compagnons tournèrent la tête, cherchant sa provenance. Au pied de l'imposante construction en pierre, les hommes d'armes s'agitaient, entendant le bruit de partout à la fois.

Les quatre prêtresses utilisaient une sorte de trompe taillée dans un grand os pour produire cette résonance unique. Son timbre donnait la chair de poule et se répercutait en écho entre les monuments endormis de la cité perdue. Doña Marina se mit à trembler, elle saisit le bras de Cortés.

— Je me suis trompée, lui dit-elle les dents serrées, nous n'aurions jamais dû venir ici. Elles savent que ce que nous venons y faire est mal. Il n'y aura pas de pardon, les dieux ne pardonnent jamais.

— Sornettes que tout ça! s'impacienta Cortés alors que l'artilleur continuait de s'affairer tout en suivant la conversation. Dieu est capable de pardon.

— Oui, Dieu est capable de pardon, renchérit Aguilar. D'ailleurs, tout dépend de la situation dans laquelle on se trouve. Le meurtre de sang-froid est bien différent de celui

AGRIPPA

commis en temps de guerre ou au cours d'un combat. Les motifs ne sont pas les mêmes. De plus, tuer des sauvages ou des païens ne peut être considéré comme un crime aux yeux de Dieu, puisque nous ignorons toujours si ceux-ci possèdent une âme. Surtout, ne vous en offusquez pas...

Doña Marina foudroyait le prêtre du regard. Son envie de le frapper était brûlante mais elle parvint à se contenir.

Et le son des trompes cessa tout net.

— Ils sont ici, chuchota-t-elle.

Un sifflement bref se fit entendre avant qu'une première flèche ne percute l'armure de Cortés en pleine poitrine. La distance parcourue par le projectile ainsi que la force de l'arc n'avaient pas permis que la flèche puisse perforer le métal. Elle se brisa sous l'impact.

En homme d'armes aguerri, Cortés se tourna prestement pour entourer de ses bras Doña Marina et lui faire écran de son corps. Il rentra la tête dans les épaules et les flèches frappèrent encore le dos de son armure et l'arrière de son morion.

Des pierres de fronde se mêlèrent aux flèches accompagnées de cris menaçants. Du haut de la corniche, Cortés observa une charge menée par des hommes à la peau foncée, recouverts du crâne évidé et de la peau d'un jaguar. Protégés d'un léger bouclier en cuir bouilli décoré de plumes et de peintures, ils attaquèrent à la lance et à la macana les arquebusiers qui gardaient la pyramide. La macana, que les Aztèques appelaient aussi *macuahuitl*, était une épée en bois incrustée de lames très tranchantes, taillées dans l'obsidienne.

Díaz del Castillo se jeta à terre, frappé violemment d'une pierre à l'omoplate. Il rampa pour se réfugier au fond

d'une niche. Gerónimo de Aguilar eut moins de chance, atteint par trois flèches au bras droit et à la poitrine. D'autres flèches vinrent se briser sur le mur en pierre et se planter dans le coffre en bois, le défonçant partiellement. Le sable commença à s'en écouler, comme glissant à travers l'étranglement d'un sablier. Les deux fantassins qui en étaient responsables l'abandonnèrent pour se blottir dans l'une des niches de la pyramide, à gauche du grand escalier.

La sonnerie des trompes se fit de nouveau entendre à travers les cris sauvages des hommes-jaguars. Parés, en plus de leur justaucorps en peau de bête, de plumes d'aigle colorées, ils avaient le visage peint en rouge et en bleu. À voir la façon dont ils attaquèrent les Espagnols, ils devaient avoir juré de ne jamais faire un pas en arrière sur un champ de bataille.

— Voilà, c'est prêt! hurla l'artificier qui venait de joindre les deux mèches prévues pour la mise à feu de son installation de minage.

Cortés se tourna vers lui pour le voir tomber dans le grand escalier, fauché par une volée de flèches. Il entraîna Doña Marina vers l'entrée de la pyramide afin de la mettre provisoirement à l'abri.

Les coups d'arquebuse retentirent spontanément et une quinzaine d'hommes-jaguars s'effondrèrent l'arme à la main. La moitié des soldats espagnols tirèrent ensemble leur épée pour défendre, le temps d'une minute, l'autre moitié qui rechargeait leurs armes à feu. Bien que bondissant avec rapidité sur leurs ennemis, les guerriers-jaguars se trouvèrent désavantagés et se heurtèrent aux armures et aux armes d'acier des Espagnols.

AGRIPPA

Leurs lames tranchantes en obsidienne se brisaient sur le fer et leurs boucliers en cuir éclataient sous les coups d'épée des Européens formés à la guerre.

Quelques-uns des hommes-jaguars qui étaient parvenus à franchir la ligne des arquebusiers commencèrent à escalader avec une agilité surprenante tous les côtés de la pyramide. Leur but était simple. Tuer le chef des hommes blancs barbus et protéger l'entrée de la pyramide.

Certains d'entre eux chutèrent en bas des murs, abattus par les arquebusiers. Les autres poursuivirent leur ascension en poussant des cris sauvages dus à la rage autant qu'à l'effort.

Cortés ramassa la mèche tombée au sol et la tira vers l'intérieur en rampant, sous les volées de flèches et les lancées de javelines. Au loin, il pouvait toujours entendre le son des trompes portées par les prêtresses. Il eut l'impression que tant que celles-ci appelleraient à la guerre les hommes-jaguars, leur attaque ne faiblirait pas. Il entendait en bas les coups d'épée et les cris de terreur, les détonations d'arquebuses et le rire de la mort. Un rire rauque et cynique, pareil à celui de Baalbérith.

Les veines gonflées par un afflux de colère et de sang, Cortés rampa à l'extérieur en direction du coffre en bois qui renfermait le livre d'Agrippa. Il se maudit encore une fois d'avoir été l'objet du démon gardien et de ne pas s'être débarrassé du livre dès le départ, tel que Corneille Agrippa le lui avait demandé. L'alchimiste lui avait fait confiance, il lui avait demandé une faveur. Rien d'autre. Et lui, il avait mis à sac villes et villages, rasé une capitale, anéanti un empire et causé la mort d'un nombre incalculable d'êtres humains.

Une flèche à la pointe d'obsidienne percuta son avant-bras et éclata en enfonçant le fer de son armure, lui brisant presque le cubitus. Il ferma les yeux juste à temps pour se protéger des éclats, mais l'un vint quand même lui entailler la joue. Une pierre arrondie frappa son morion et dévia vers la porte de la pyramide pour atteindre Doña Marina à l'épaule. La jeune Indienne hurla de douleur et glissa de trois marches dans l'abrupt escalier en s'écorchant les genoux.

Couché à plat ventre, Cortés saisit l'une des poignées du coffre et le tira à lui. La mise en garde portée par la voix forte de Pedro de Alvarado parvint à ses oreilles pour lui glacer le sang dans les veines.

— Ils montent, *señor capitán!* Ils arrivent de tous les côtés!

Cortés ramena le coffre à l'intérieur et le glissa au bord des marches qui descendaient dans le ventre de la pyramide. Il tira des étuis fixés à son ceinturon, deux gros pistolets à rouet et en vérifia la remontée¹.

— Mais qu'est-ce que tu vas faire? questionna Doña Marina inquiétée par son geste.

— Ils seront bientôt là. Si je ne sors pas, ils entreront ici et nous massacreront tous les deux. J'ai deux coups de pistolet pour leur faire peur. Avec un peu de chance, ils abandonneront l'idée de venir jusqu'à nous.

— Je te trouve bien optimiste.

1. Les armes dotées d'un mécanisme à rouet sont apparues vers 1500. Il s'agissait d'une sorte de roue dentée que l'on remontait avec une clef et sur laquelle venait frotter une pierre à briquet pour assurer la mise à feu.

AGRIPPA

— C'est tout ce qui me reste. Avec toi, bien sûr.

Il l'embrassa fougueusement et s'approcha de la porte.

Les hommes-jaguars parvenus au sommet de la pyramide sautèrent sur la plateforme et entreprirent d'en faire le tour pour accéder à l'entrée. D'un geste souple, certains tirèrent leur épée de son fourreau orné de plumes multicolores tandis que d'autres avançaient doucement, sarbacane en bouche, parés à un tir rapide. Et dans les sarbacanes, des fléchettes empoisonnées aux pointes effilées, trempées dans du venin de serpent.

Cortés émergea du portail d'entrée en pointant à bout de bras et de chaque côté de lui, ses lourds pistolets à rouet. Surpris, les hommes-jaguars qui s'approchaient lentement de l'ouverture figèrent sur place. Il n'y eut qu'un bref cliquetis avant les coups de feu lorsque le conquistador appuya sur les détentes. Ainsi tirée à bout portant, la décharge fut si brutale qu'elle troua tous les corps sur son chemin, tuant cinq guerriers d'un seul coup. Projetés en arrière, les cadavres basculèrent dans le vide pour se fracasser sur les niveaux inférieurs.

Les fléchettes fusèrent des sarbacanes et se brisèrent sur l'armure de Cortés qui jeta ses pistolets pour tirer son épée. Il attaqua aussitôt, pourfendant plusieurs adversaires par sa fougue et sa maîtrise de l'escrime. De nouveaux coups de feu retentirent, alors que certains arquebusiers capables de recharger tiraient à la visée les hommes-jaguars en haut de la pyramide afin de libérer leur capitaine.

Alors que les prêtresses continuaient d'appeler au combat, un nouveau groupe de guerriers fit son apparition entre

les ruines de la cité et se rua immédiatement sur les soldats espagnols. Cortés descendit quelques marches au milieu du monumental escalier extérieur. Sur sa gauche, les fantassins cachés au fond d'une niche gisaient morts, tous deux transpercés de fléchettes empoisonnées.

Il remonta en trombe, gravissant les marches deux par deux alors que de nouveaux guerriers-jaguars commençaient à escalader la pyramide. Ces derniers n'empruntaient pas l'escalier en pierre, puisque bien protégé à sa base par les soldats espagnols. Ils grimpaient les degrés de la pyramide à mains nues, se mouvant comme les félins dont ils avaient emprunté l'apparence. Pour plus de protection, ils se regroupèrent et se dirigèrent vers la paroi arrière de l'édifice ancien. Lorsque Cortés arriva sur la plateforme face à l'entrée, il s'arrêta net.

Doña Marina, agenouillée sur le dallage de pierre, une fléchette empoisonnée plantée dans le cou, tenait d'une main la mèche et de l'autre la torche. Ses mains tremblaient et son visage était trempé de sueur.

— Sauve-toi, dit-elle simplement, incapable de crier.

Puis elle enflamma la mèche.

Les jambes du conquistador se dérochèrent.

— Je suis déjà morte, ne comprends-tu pas?

Les larmes roulèrent sur les joues de Cortés pour la première fois depuis longtemps. Sa bouche, ouverte par la surprise, n'articulait pas le moindre mot. Un frisson lui parcourut l'échine lorsque les hommes-jaguars surgirent de chaque côté de l'entrée.

Puis il se ressaisit enfin.

AGRIPPA

Cortés fit volte-face en mettant son épée au fourreau. Il dévala l'escalier comme pris de folie, dans une frénésie excessive qui le fouettait d'émotions douloureuses.

L'explosion lui fit perdre pied et il tomba dans les marches sur près de deux toises avant de parvenir à s'arrêter. Heureusement, son armure le protégea au cours de sa chute. Il leva les yeux vers le sommet de la pyramide pour voir le toit complètement s'effondrer avec le dernier niveau, tuant sur le coup les guerriers qui s'y trouvaient.

Plus bas, le combat faisait toujours rage mais ses hommes tenaient bon.

Il venait de perdre la seule femme qu'il eût jamais aimée. La seule capable de se sacrifier pour sauver sa misérable existence. Un trou béant venait de s'ouvrir au fond de lui, aussi grand qu'une carrière à ciel ouvert.

Il tira d'un geste rageur sa fidèle épée qui, tout comme la belle Indienne, ne l'avait pas quitté de toute la conquête

Il poursuivit sa descente, dardé par la douleur, les yeux brouillés de larmes et les veines du cou gonflées à la limite de la rupture. Arrivé en bas, il joignit ses compagnons et leur redonna courage. Ils se battirent avec l'énergie du désespoir en avançant vers la rivière, repoussant les hommes-jaguars dans un sauvage combat corps à corps.

Lorsque subitement les trompes cessèrent leur appel à la guerre, les guerriers vêtus de peaux de jaguar disparurent en silence dans la jungle environnante.

Les Espagnols, eux, au nombre de douze survivants – selon les chroniques de Díaz del Castillo qui s'en était tiré indemne –, firent une courte prière auprès des corps de leurs

compagnons et s'embarquèrent sur le brigantin. Aussitôt les amarres retirées, le courant entraîna le bateau vers le milieu de la rivière et ils levèrent la voile pour prendre de la vitesse. Tous les hommes s'étendirent sur les planches usées, de part et d'autre du pont, afin d'éviter une sournoise attaque à l'arc. Arquebuse en main, ils reprirent leur souffle en silence.

Cortés lui, était inconsolable.

Il avait tout perdu. Femme, hommes, trésors, prestige, renommée.

Ainsi s'achevait sa propre conquête du Mexique.



Doña Marina jeta la torche devant elle.

Elle se traîna ensuite péniblement jusqu'au centre de la salle où elle venait d'aboutir, pour finalement rouler sur le dos, la respiration haletante et les mains sur son cœur.

Juste avant l'explosion, elle avait poussé le coffre dans l'escalier avant de s'y glisser à son tour, évitant de justesse d'être tuée par la déflagration.

Mais à quoi bon ?

Elle était parvenue à retirer la fléchette profondément enfoncée dans son cou, au prix d'une douleur inimaginable. Le venin meurtrier avait provoqué une plaie tuméfiée, mortifiant les tissus autour de la blessure. Ce qui avait rendu le retrait de la fléchette terriblement difficile. L'Indienne se savait empoisonnée au venin de serpent à cause de l'abondante salivation dont elle souffrait. Elle se tourna sur le ventre pour éviter de s'étouffer et cracha sur le sol.

AGRIPPA

Plus loin, au pied de l'escalier, gisait le coffre éventré. Le livre, toujours prisonnier de ses chaînes, traînait dans la poussière.

Les murs en pierre de la salle étaient entièrement sculptés de bas-reliefs aux motifs géométriques. Çà et là, des oiseaux stylisés aux formes élégantes apparaissaient d'entre les symboles. Quatre masques en jade aux yeux menaçants formés de coquillages et représentant le dieu Chauve-Souris ornaient chacun des murs. Posé par terre dans un coin, un ensemble de statuettes et de figurines copiaient l'allure de nobles guerriers. Le sol dallé était froid et recouvert d'une épaisse poussière accumulée par des siècles d'abandon.

Un tombeau pour une reine, je n'aurais pu mieux choisir...

La douleur arracha un cri à la femme, son visage déformé par l'effort. Tous les symptômes se mettaient lentement en place. Bien trop lentement. Le dosage de la mixture avait été soigneusement étudié. La cible se devait de mourir sans promptitude et dans la souffrance.

Son cou enflait, rendant sa respiration difficile. À cause de l'emplacement de la blessure, le système sanguin avait sûrement été le premier affecté, préparant des infections foudroyantes, entraînant ensuite des troubles du système nerveux. Comme les spasmes, les tremblements et la paralysie partielle qui s'étaient déjà emparés d'elle.

Avec de la chance, elle subirait une rupture de vaisseaux sanguins, ce qui provoquerait une hémorragie, puis une baisse de la tension artérielle et son cœur s'arrêterait. Dans le pire des cas, ses vaisseaux sanguins résisteraient à toutes les altérations et elle sombrerait dans une graduelle paralysie

des voies respiratoires qui la ferait très lentement mourir par étouffement.

Une sorte de picotement parcourut sa peau et elle cracha de nouveau avant d'être saisie d'une forte quinte de toux. Lorsqu'elle s'arrêta, le sang coulait de ses narines et tout son corps était secoué de convulsions. La poussière tomba du plafond avec quelques galettes de plâtre qui portaient encore les couleurs délavées de fresques anciennes.

Et plus loin sur le sol, soulevant un voile cendreau, vibra le livre noir entre ses chaînes.

Une odeur lourde et suffocante envahit la salle. Suffisamment écœurante pour que les voies respiratoires à demi obstruées de Doña Marina puissent la sentir. De partout à la fois, peut-être même de l'intérieur d'elle-même, lui parvint la voix flatteuse et murmurante de Baalbérith.

— Il semble bien que grâce à ce cher Cortés, nous allions nous retrouver ensemble ici pour une portion d'éternité, ma belle amie...

— Je suis désolée de te décevoir, risqua Doña Marina, mais je crois bien que je vais devoir te quitter bientôt.

— Comme c'est dommage ! Vois comme il t'a abandonné ! Vois comme tu souffres à cause de lui !

— Je ne t'entends plus démon, va te perdre à travers le miroir fumant du dieu de la discorde et de l'obscurité...

— Mais je t'en prie, toi la première, sauvagesse !

— Tu n'es qu'un monstre ! Tu ne prends plaisir que dans la destruction et le mensonge !

— C'est gentil, merci... Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je vais m'attarder un peu, question de te regarder mourir...

AGRIPPA

Épouvantée par le rire sardonique du démon et l'imminence de sa propre fin, Doña Marina pleura sans retenue.

La torche qui gisait plus loin sur le sol poussiéreux diminuait en intensité jusqu'à complètement s'éteindre. Plongée dans le silence, la douleur et les ténèbres, Doña Marina commença à réciter les prières au Dieu unique, celles que Cortés lui avait enseignées.

Puis elle attendit la mort.